

ENTRÉE
DANS LE MONDE,

Par miss Jane Porter,

AUTEUR

DES *CHEFS ÉCOSSAIS* ET DU *CHAMP DES 40 PAS*;

Traduit de l'anglais,

Par Madame * * *



TOME SECOND.



PARIS,
MAME ET DELAUNAY-VALLÉE,
Rue Guénégaud, n^o 25.
1828.

ENTRÉE

DANS LE MONDE,

Par Miss Jane Porter

AUTEUR

DES *CHEFS ECOSSAIS* ET DU *CHAMP DES 40 PAS*

Traduit de l'anglais,

*Par Madame ****

TOME SECOND.

PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE

Rue Guénégaud, n° 25.

1828.

Entrée DANS LE MONDE.

IL est temps de faire connaître comment lady Donnington sut enfin triompher, et quelles étaient alors ses espérances. La princesse polonaise avait à peine passé deux mois en Angleterre, que déjà, grâce à sa laideur et à la constante gaîté de son caractère, elle avait établi son empire sur les ruines de celui de lady Donnington ; sa maison était devenue le rendez-vous de toute la bonne société : sa figure, sans agrémens, avait éloigné les craintes jalouses des autres femmes, et les hommes s'étaient laissé séduire par sa naïve simplicité. Cette aimable étrangère faisait avec tant d'aisance les honneurs de sa maison, qu'elle savait la rendre agréable à chacun ; c'était bien franchement qu'elle cédait à ses hôtes tous ses droits à la supériorité ; ce n'était pas comme les gens du monde, par le *tact des convenances*, mais bien par le naturel le plus aimable.

Se plaisant avec chacun, elle savait plaire à tout le monde ; elle ne blâmait rien, souffrait tout, ne dominait personne, et n'exigeait aucun sacrifice ; son mari donnait les meilleurs dîners, et elle, les bals les plus brillans. Enfin les manières affectueuses de la princesse l'avaient rendue l'idole de tous ceux qui la connaissaient.

Cette conduite lui était dictée par un cœur généreux qui la portait à rendre heureux ceux qui l'entouraient ; mais un manque de pénétration l'empêchait souvent d'arriver à son but ; elle savait plutôt faire naître les plaisirs que faire le bien : les sentiments généreux qui l'animaient auraient dû lui faire voir que ces plaisirs qu'elle procurait et qu'elle partageait avec une foule empressée, étaient autant de pièges qu'elle tendait, et auxquels elle-même pourrait se laisser prendre ; mais elle était trop jeune, trop imprévoyante, trop peu surveillée par son mari, pour voir les dangers cachés sous les fleurs qu'elle semait sur les pas de sa nombreuse suite et sur les siens.

Le prince était flatté de voir sa femme admirée malgré ses petits yeux, sa bouche immense, qui l'avaient frappé lui-même avant que son aimable hilarité eût gagné son cœur : il avait quarante ans, et elle vingt-trois, lorsqu'ils arrivèrent en Angleterre ; trois années passées au sein de la paix conjugale l'avaient assuré de son affection et de la pureté de ses principes,

et cédant à la vanité de voir celle qu'il aimait recherchée et entourée de jeunes admirateurs, il ne veilla pas assez à sa réputation et à son bonheur.

Tout cela n'échappa pas à lady Donnington : depuis le moment où l'on commença à parler de *la nouvelle venue*, tous ses soins furent employés à épier la conduite de la princesse, afin d'y découvrir quelque chose de vraiment répréhensible.

Dans le temps où la ville était partagée entre la maison Donnington et l'hôtel de la princesse ; alors que milady raillait et ridiculisait le *petit monstre*, et que chacune avait ses ennemis et ses partisans, le jeune lord S. Lawrence arriva en Angleterre pour y prendre un rang dans la plus haute classe ; son arrivée mit le sceau à la haine que lady Donnington portait à l'inconséquente étrangère.

Le nouveau pair, après avoir passé six ans en France, arrivait en Angleterre, précédé d'une réputation de goût, d'élégance et de bon ton que lui avaient faite les voyageurs et les diplomates qui avaient quitté le continent avant lui. Les hommes d'un esprit cultivé le recherchèrent, parce que chez lui devait se réunir l'élite des gens instruits ; les personnes à la mode, voulaient s'illustrer encore par une telle connaissance ; les jeunes gens des deux sexes anticipaient sur les plaisirs de tout genre qu'il devait procurer, et les mères prévoyantes cherchaient déjà les moyens de donner un tel mari à leurs filles.

Chacun attendait en silence sa décision pour savoir laquelle des deux maisons rivales on devait préférer. Le soir même de son arrivée à Londres le comte S. Lawrence parut à l'opéra dans la loge de la princesse polonaise. Loin de chercher à se lier avec lady Donnington, il parut s'étonner qu'une femme avec de telles manières eût acquis de la réputation,

Cette remarque arriva jusqu'à lady Donnington, et lui fit prendre en aversion non-seulement celui qui l'avait faite, mais encore celle qui, par la décence de son maintien, ne pouvait exciter la censure. Depuis ce moment toute son existence ne fut qu'une suite de projets et de mécomptes. Elle essaya d'abord de rendre ridicule la princesse polonaise ; elle railla ses admirateurs, elle voulut les rendre honteux de l'encens qu'ils offraient à sa rivale ; elle chercha à faire naître des soupçons chez les jaloux ou chez les jeunes épouses, à effrayer les mères sur le danger que couraient leurs filles en cultivant une telle connaissance ; enfin elle fit si bien que toutes les femmes bientôt la craignirent.

Cette politique artificieuse obscurcit un peu le règne de la princesse, et jeta la confusion parmi ses nombreux sujets. Dans ce moment de trouble lord S. Lawrence retira le poids qu'il avait mis dans la balance : il partit pour l'Irlande. Lady Donnington crut tin instant que le charme de sa rivale était détruit ! mais son erreur dura peu : le comte revint de son voyage, et l'on apprit qu'il s'était arrêté au château que le prince polonais possédait près de Londres ; Lady Donnington partit pour Brigllton ; elle y fut suivie par cette étrangère qu'elle détestait tant, et qui fut bientôt suivie elle-même par le comte S. Lawrence.

Pour l'esprit malicieux de lady Donnington, il était évident que lord S. Lawrence était l'amant de la princesse, avec toutes les conséquences qu'entraîne ce mot lorsqu'il est prononcé par des femmes anglaises. Elle espérait alors que la possession mettrait un terme à l'affection du jeune lord, et que le dégoût bientôt la suivrait.

Mais rien de tout cela n'arriva. Le comte S. Lawrence était mieux que jamais avec l'étrangère ; il était de tous les dîners que donnait, le mari, et de toutes les fêtes que donnait la princesse ; il ne les quittait pas, soit qu'ils fussent seuls, dans les cercles ou à la promenade. Tous les désirs de lady Donnington étaient de rompre une telle liaison : un rayon d'espérance vint l'animer ; il lui fut apporté par un de ses émissaires secrets.

Cet ami complaisant étant allé visiter quelques peintures destinées à être vendues, se trouva par hasard près de lord S. Lawrence au moment où celui-ci admirait un tableau espagnol. Il peignit à lady Donnington le ravissement qu'avait éprouvé le jeune lord à la vue de ce tableau, et il lui persuada qu'un homme qui éprouvait de semblables transports à la vue du portrait d'une jolie femme, ne pouvait être longtemps l'esclave de la princesse polonaise. Milady, frappée d'un nom qu'avait prononcé son émissaire, lui fit recommencer son récit ; et son esprit aussitôt conçut un projet qu'elle mit tous ses soins à exécuter. Le résultat de toutes ses informations fut que, lorsque lord S. Lawrence, et deux de ses amis avec lesquels il était en ce moment, eurent admiré long-temps cette charmante figure, qui représentait la bergère Marcella, l'héroïne du conte de Christophe, par Cervantes, lord S. Lawrence dit qu'il trouvait une extrême ressemblance entre cette peinture charmante et une jeune personne qu'il avait vue en Irlande ; il ajouta que, lors même que cette peinture aurait tout le gracieux et toute la finesse du coloris que le Titien savait donner à ses ouvrages, elle n'offrirait encore qu'une faible idée de la perfection de miss Barry.

Lady Donnington se crut alors maîtresse du sort de lord S. Lawrence et de la princesse. Elle oublia sa querelle avec mistress Barry, et écrivit à Alicia pour l'engager à venir passer quelques mois avec elle.

Déjà, dans son esprit, l'invitation était acceptée, la charmante Marcella était près d'elle, et le jeune pair avait quitté la princesse pour se ranger sous sa bannière.

Rien ne fut oublié pour subjuguier l'esprit de lord S. Lawrence. Lady Donnington pensa bien que le jeune pair, ayant appris que miss Barry était chez elle, chercherait à s'y faire présenter ; mais elle crut aussi qu'il était plus sage de prolonger son voyage à Birkham jusqu'à la veille du jour fixé pour l'ouverture de son hôtel, et pour la représentation de ses tableaux, afin de faire paraître Alicia dans tout son éclat ;

Dans la crainte d'un refus de la part d'Alicia, elle promit à la pauvre petite de ne plus la Contraindre dans le choix qu'elle devait faire d'un époux, et de la laisser entièrement libre sur cet article. Ainsi lady Donnington sut se dégager de la promesse qu'elle avait faite de chercher pour Alicia un établissement convenable, et faire tourner à son propre avantage la confiance qu'une mère crédule lui avait accordée. Laissons lady Donnington jouir de ses espérances de succès.

Mistress Barry, occupée à réparer un léger désordre dans sa toilette, n'était pas au salon quand Alicia arriva. Les deux scieurs se revirent avec le plus grand plaisir. Flora n'était pas une de ces personnes qui savent se faire un mérite de pardonner leurs propres fautes. Son cœur était bon ; elle sentait que le mérite du pardon appartient à celui qui a été offensé. Ses larmes et son silence furent l'aveu de son repentir ; elle connaissait Alicia, elle savait que le baiser du retour serait celui de la réconciliation.

Alicia avait déjà pardonné ; et, pour éviter à sa sœur l'humiliation d'un pardon, elle se hâta de lui raconter tout ce qu'elle avait vu pendant sa course avec lady Donnington. Leur mère arriva, et lui fit recommencer son récit. Mistress Barry était si persuadée qu'il fallait seulement connaître le grand monde pour qu'il fût un objet de délices, et que par conséquent Alicia devait désirer vivement d'y être présentée, qu'après avoir calmé la frayeur que lui avait causée la première partie de la conversation d'Alicia avec lady Donnington, elle osa assurer tout ce que cette nouvelle amie avait promis. Elle dit à Alicia qu'en retour elle devait se faire une étude de plaire à milady, de ne contrarier en rien ses projets de plaisirs ; qu'elle devait sortir quand milady l'exigerait, et qu'il fallait surtout qu'elle ne se liât qu'avec les

personnes qu'elle aimait ; qu'elle devait fuir celles qui ne lui plaisaient pas, et par conséquent la princesse polonaise.

Alicia paraissant condescendre aux volontés de sa mère, servait ses désirs secrets ; elle promit d'obéir en tout aux ordres de lady Donnington : cependant elle essaya de faire voir à sa mère quelles dépenses énormes entraînerait son séjour chez milady ; et combien il était extravagant de songer à lui donner un valet de chambre pour elle seule.

Mistress Barry parut réfléchir un moment ; mais elle répondit ensuite qu'elle était sûre que lady Donnington ne proposait rien que de raisonnable ; et qu'elle connaissait beaucoup de jeunes personnes qui manquaient de considération et d'admirateurs, seulement parce qu'elles n'étaient pas assez riches pour se bien vêtir ou pour avoir des domestiques. Elle ajouta qu'il était probable que milady voulait ôter toutes prises à la méchanceté, et faire passer Alicia pour la fille d'un homme riche. Mistress Barry ne pouvait mieux entrer dans les vues de son amie. Ces dépenses, dit-elle encore, ne devaient durer que quelques mois, et il était impossible qu'elle se ruinât en payant les gages d'une femme de chambre et d'un valet, et les mémoires d'une couturière ; que d'ailleurs Alicia devait fort peu s'inquiéter de tout cela, et laisser son père et sa conductrice régler cet article, alors que le premier serait de retour de la Jamaïque.

Alicia insistait pour qu'on fixât la somme de ses dépenses chez lady Donnington ; elle osa même dire, avec les larmes aux yeux, qu'elle préférerait beaucoup que l'argent que l'on dépenserait follement en gazes et en rubans, fût envoyé à Alfred, pour l'aider à se faire remplacer dans son régiment et hâter son retour. Elle ajouta encore que quelque immenses que fussent les revenus de son père, ils ne suffiraient jamais à soulager tous les malheureux du pays, et qu'elle se croyait coupable en dépendant pour elle seule ce qui pourrait faire le bonheur de quelques-uns des pauvres qui entouraient le château de Barry.

Flora, qui jusqu'ici avait su réprimer son impatience, et n'avait pris aucune part dans la discussion, soutint vivement l'opinion de sa sœur : elle lui fit aussi un grand nombre de questions relativement à lord S. Lawrence, et lui adressa quelques reproches d'avoir pu oublier les traits d'un jeune homme qui lui semblait si attaché.

Mistress Barry moitié convaincue, mais surtout fatiguée des importunités de ses filles, consentit à écrire une lettre de remerciemens à lady Donnington, dans laquelle elle lui fixait la somme qu'elle voulait qu'on

dépensât pour Alicia : elle refusa de dire à ses filles quelle était cette somme, et remit à Alicia un billet de banque pour en disposer selon son goût, soit pour ses plaisirs, soit pour répandre des bienfaits. L'arrivée des personnes avec lesquelles elle devait faire le voyage en France, qui se rendaient au salon pour le dîner, vint mettre un terme aux questions de ses filles et à son embarras.

Une table bien garnie, entourée par des Irlandais, est toujours un joyeux banquet. Sir Luke Ponsomby et ses trois filles étaient Irlandais par leur esprit plaisant et leur humeur joyeuse. Ils n'étaient pas encore assez accoutumés au charmant visage de leur compatriote, pour la voir sans admiration. Pendant le dîner la présence même des domestiques ne put arrêter les compliments du père, les railleries des filles, et les brillantes prédictions de chacun : avant la fin du repas ils avaient déjà marié cette chère enfant avec tous les seigneurs anglais. Flora était alternativement fâchée et contente des plaisanteries dont sa sœur bien-aimée était le sujet.

Pendant ce temps mistress Barry calculait les petites sommes que lui avait laissées son mari, pour elle et sa fille cadette ; elle réfléchissait s'il était convenable d'accepter la proposition que six ; Ponsomby lui avait faite le jour même.

Cette proposition était de laisser Flora dans une école française protestante, établie en Normandie, tandis qu'elle accompagnerait sir Ponsomby et ses filles pendant leur voyage en France. Elle trouvait qu'il serait fort agréable, et surtout très-bon pour ses intérêts, de se rendre ainsi à Paris avec le baronnet et ses filles ; et, pour lever tout obstacle, elle se persuada que Flora serait aussi heureuse dans un couvent, au milieu de jeunes personnes de son âge, qu'elle pourrait l'être avec elle. Mistress Barry pouvait bien sacrifier sa réputation, mais elle n'aurait pas sacrifié ses plaisirs au bien-être de ses enfants : comme elle pensait d'ailleurs que la conductrice d'Alicia n'épargnerait pas la bourse de la famille, elle se détermina à engager sa liberté pendant quatre ou cinq mois ; et sous prétexte de servir de mère aux *malheureuses Miss Ponsomby*, elle se procura le moyen de visiter Paris sans qu'il lui en coûtât rien.

La pauvre Flora était loin de prévoir le destin qui l'attendait, cette idée aurait bien augmenté le chagrin qu'elle éprouvait en se séparant d'Alicia. Alicia elle-même, trompée par l'espoir que sa mère et sa sœur iraient ensemble visiter Paris avant de s'établir chez madame Maronville, se consolait de leur séparation en pensant combien ce voyage devait offrir

d'intérêt à Flora ; combien elle devait être contente d'aller visiter Paris, cette capitale si vantée, qui fut le théâtre de tant de grands événements et de tant de grands crimes.

Des lettres fréquentes devaient entretenir leur liaison ; elles devaient, par ce moyen, ne pas cesser de sentir et de penser ensemble. Elles se firent les plus tendres adieux : Flora versait des larmes ; Alicia cherchait à la consoler par le tableau des plaisirs qui allaient lui être offerts ; la mère se moquait de ses enfants, elle les appelait folles, de s'affliger de ce qui rendrait heureuses tant de jeunes filles. Mistress Barry hâtait surtout le départ ; comme toutes les personnes faibles, elle redoutait les questions, et elle craignait qu'il ne lui échappât quelque chose relativement à son nouveau plan.

Après quelques baisers donnés à la hâte, Alicia quitta Flora, et monta dans l'équipage de lady Donnington ; elle fit un signe de remerciement au vieux serviteur de sa mère, qui restait fort affligé de n'avoir pas été jugé capable de suivre sa jeune maîtresse. Un soupir fut le dernier adieu de miss Barry ;

Après les politesses d'usage, Alicia donna la lettre de sa mère à lady Donnington, qui la lut aussitôt en répétant plusieurs fois : « Très-bien ». Milady fit à Alicia la description de sa maison de Birkham ; elle lui peignit tous les agréments que pouvait trouver une jeune personne studieuse et portée à la rêverie. Elle parla de la jeune fille française qu'elle avait su enlever à une de ses amies pour l'engager au service d'Alicia, et des valets qu'elle devait trouver à son retour à Brighton. Après avoir parlé longuement de tous les talents de cette fille française, elles passèrent en revue les modes de son pays, et ceux qui les suivaient à Londres : les chapeaux et les mœurs furent successivement l'objet des plaisanteries de milady. Quoique l'esprit d'Alicia fût plus sérieux que celui de lady Donnington, elle s'amusa cependant de ses réflexions plaisantes, et des anecdotes qu'elle lui raconta. Vers le milieu du jour, la comtesse dit à Alicia qu'elle voulait, pendant quelques heures, se livrer au repos, et qu'elle engageait Alicia à suivre son exemple. Soit qu'elles dormissent ou feignissent de dormir, elles ne se dirent pas un mot pendant tout le reste de la route.

D'immenses plantations ornaient le parc de Birkham, et d'épais ombrages semblaient en effet inviter Alicia à la rêverie. Les jardins et les serres réunissaient les plantes de toutes les parties du monde, et lui offraient un spectacle nouveau. Le château était gardé par un respectable concierge,

qui devait la suivre dans ses courses, lorsqu'elle voudrait visiter les pauvres du canton.

Lady Donnington joignait à tous ses autres talents celui de savoir faire valoir ses propriétés, sachant allier l'avarice à l'ostentation. A son lever, elle montait à cheval, et parcourait ses terres jusqu'à l'heure où elle allait faire sa toilette pour paraître au dîner. A chaque repas c'étaient des costumes nouveaux. Alicia se forma bientôt sur un aussi bon modèle ; aidée de sa femme de chambre française, elle réussit si bien, qu'elle obtint les louanges de milady.

Deux ou trois familles des environs étaient admises au château de Birkham. Lady Donnington faisait chaque jour former des quadrilles, afin d'exercer le talent de miss Barry dans l'art séduisant de la danse.

Lady Donnington voyait avec délice que même la partialité d'une mère n'avait pas exagéré les grâces d'Alicia. Rien, à la vérité, n'était plus séduisant que le visage de cette jeune fille, lorsqu'il était animé par le plaisir ; quand le son des instruments donnait le signal de la danse, ses yeux brillaient de la plus charmante expression. Lady Donnington observait tous ses agréments avec l'attention d'un directeur de théâtre, qui calcule ses bénéfices d'après le talent de ses acteurs. Sa maison était devenue triste ; les habitués même l'avaient abandonnée : il fallait un aimant puissant pour les y rappeler ; elle croyait avoir trouvé tout ce qu'elle désirait dans la jeune et charmante Alicia. Les hommages que lord S. Lawrence rendrait à la nouvelle beauté lui assuraient une foule d'adorateurs ; et retirer lord S. Lawrence et quelques autres gentilshommes à la princesse polonaise, voilà où se bornaient les prétentions de lady Donnington. Après cela, miss Barry pouvait être abandonnée, déshonorée, rendue à sa famille, ou accepter les vœux de quelque amant sincère, peu lui importait, pourvu qu'elle atteignît son but.

Une femme comme lady Donnington connaissait trop bien le monde, pour penser qu'Alicia, sans titres, sans naissance, pût faire un brillant mariage ; mais elle savait bien que l'élite de la noblesse anglaise se rangerait parmi ses admirateurs, et son cœur était trop corrompu pour se demander si la pauvre Alicia ne paierait pas un jour de son bonheur ses perfides projets.

Comme elle l'avait prévu, elle recevait chaque jour de nouvelles lettres, dans lesquelles on la pressait de revenir à Brighton : lord S. Lawrence lui

exprimait l'ardent désir qu'il avait de lui être présenté, et d'être admis à ses cercles.

Pendant leur séjour à Birkham, lady Donnington fit à Alicia la description d'un plaisir nouveau qu'elle voulait procurer à ses *amis intimes* : c'était de faire représenter une suite de tableaux par des personnes de sa connaissance, vêtues et groupées selon les portraits et les scènes qu'elles devaient représenter, qui tous étaient choisis parmi les meilleurs modèles, soit de genre, soit d'histoire. Comme tout le mérite de cette représentation consistait dans une imitation parfaite des tableaux originaux, lady Donnington s'était donné une peine infinie pour choisir ses acteurs, et pour les exercer dans les poses qu'ils devaient prendre, et la manière dont ils devaient se costumer.

La curiosité d'Alicia fut vivement excitée ; elle se plaisait dans la description d'un plaisir si nouveau pour elle ; il lui semblait qu'un esprit supérieur pouvait seul en être l'inventeur. Elle demanda à lady Donnington qui le premier en avait eu l'idée, et quelles étaient les personnes qui devaient figurer dans sa galerie. Lady Donnington répondit que les tableaux de Raphaël et de Vandike devaient être représentés par ce qu'il y avait de mieux parmi ses connaissances ; que, quant à l'inventeur de ce plaisir, elle s'en mettait fort peu en peine ; qu'elle savait seulement qu'à Vienne c'était un amusement favori, et qu'il commençait à devenir à la mode en Angleterre. La liste des tableaux qu'on devait représenter fut montrée à Alicia, qui devint aussi impatiente que lady Donnington de voir arriver cette délicieuse soirée.

« Mais ne croyez pas, ma chère, dit milady à sa jeune amie, que j'exempte aucune personne digne de figurer dans mes tableaux, d'y tenir sa place ; vous-même devez y jouer un rôle. Vous avez la plus grande ressemblance avec une charmante peinture, et vous ne pouvez refuser de la représenter. N'ai je pas quelques droits d'exiger de vous cette preuve de complaisance ? Pour vous, n'ai-je pas consenti à m'attirer la haine de vos parents, en vous promettant de ne jamais toucher un certain sujet ? »

L'étonnement d'Alicia fut tel qu'il l'empêcha de répondre. Lady Donnington, prenant son silence pour un consentement, continua :

« Victoire a vu le tableau avant de quitter Brighton ; elle connaît le costume qu'il vous faut, et vous n'aurez autre chose à faire qu'à rester pendant dix minutes pensive et appuyée sur un tombeau. »

L'idée de se donner en spectacle était si pénible pour Alicia, qu'elle aurait refusé a proposition qu'on lui faisait, si cela lui eût été possible ; mais lady Donning ? ton avait fait cette demande avec tant d'artifice, qu'elle ne sut que répondre. Comment pouvait-elle objecter l'inconvenance qu'elle trouvait à ce qu'une femme se mît tellement en évidence, lorsqu'elle avait donné tant de louanges à toutes celles qui devaient composer les groupes ? Alicia se rappelait aussi dans ce moment les avis de Henri Hastings : il lui avait recommandé surtout de veiller sur son cœur lorsque l'amour propre voudrait le maîtriser. Devait-elle alors accepter l'offre d'un plaisir qui lui semblait incompatible avec la modestie qui convient à une femme ?

Malgré l'extrême recommandation que lui avait faite sa mère de se soumettre aux moindres désirs de milady, elle osa cependant exprimer combien cette espèce de publicité lui déplaisait ; ajoutant qu'elle se croyait peu propre à cette sorte de représentation, qu'elle était certaine de poser avec une grande gaucherie, et qu'il lui serait d'ailleurs impossible de conserver pendant dix, minutes la même attitude.

Toutes ces objections ne furent pas admises par lady Donnington ; elle affirma qu'elle était mieux dans le cas de juger sa jeune amie qu'elle ne se jugeait elle-même. Elle sut enfin si bien rendre ses craintes ridicules, si bien piquer sa vanité, en lui laissant entrevoir que sa beauté surpasserait, celle de lady Vavassour, que la pauvre Alicia, oubliant que ce fragile avantage est dangereux pour une jeune fille, et qu'il lui sied mieux d'être modeste, donna le consentement désiré.

La femme de chambre fut aussitôt appelée pour montrer une esquisse du tableau dans lequel miss Barry devait figurer. Victoire promit non-seulement de faire une copie parfaite de l'habit de Marcella, mais encore de représenter elle-même le corps de l'amant infortuné étendu dans le cercueil ; et Victoire, avec son teint noir et ses traits prononcés, était bien propre à représenter le cadavre d'un Espagnol. Comme l'artiste s'était permis de supposer les bergers partis, et la bergère demeurée seule à pleurer sur la victime de ses rigueurs, il ne fallait pas d'autre personnage pour former le groupe.

Pendant la journée, Alicia fut exercée sous les yeux de lady Donnington à prendre des attitudes gracieuses, l'expression d'une douce tristesse, et surtout dans l'art de demeurer immobile.

Lady Donnington jouissait maintenant de l'espérance d'un triomphe certain : elle était si contente de sa jeune amie quelle voulut elle-même

surveiller l'exécution du costume que Victoire avait déjà entrepris.

La fin de novembre étant arrivée, lady Donnington quitta Birkham pour aller habiter son hôtel. Alicia y retourna plus gaie qu'elle ne l'avait quitté : elle commençait à s'accoutumer aux manières de milady, et surtout à être la dupe de sa bonté. Deux fois déjà elle avait reçu des nouvelles de Flora.

Cette pauvre fille avait été laissée dans un couvent où la plus jeune des demoiselles Ponsomby avait été conduite pour y faire son éducation. Quoique vivement affligée d'un tel mécompte, Flora était résolue de cacher ses véritables sentiments ; et, par un mélange d'orgueil et de bonté, suite naturelle de son caractère imparfait, elle disait à sa sœur que ce changement dans ses espérances l'avait d'abord contrariée ; mais qu'elle s'était facilement consolée en songeant que le temps qu'elle allait donner à l'étude serait mieux employé que celui qu'elle aurait dépensé en plaisirs. Elle se louait des personnes qui dirigeaient la maison qu'elle habitait ; elle peignait la douce sérénité qui régnait chez madame Maronville ; elle savait enfin si bien déguiser ses chagrins, que sa sœur la croyait heureuse.

Le lendemain de l'arrivée de lady Donnington, deux jours avant la fameuse exposition des tableaux, on fit une répétition : les acteurs y furent seuls admis ; mais l'Irlandaise n'en produisit pas moins une vive sensation parmi cette société choisie : elle fut regardée, complimentée, critiquée. Les femmes ne pouvaient s'empêcher de l'admirer, parce qu'elle était vraiment belle ; mais sans doute elles l'admiraient avec moins de plaisir que les hommes qui étaient présents. Une surtout ne put déguiser ses sentiments à son égard ; on lisait dans ses yeux la crainte qu'elle éprouvait que cette jeune étrangère ne lui enlevât le prix de la beauté, qui jusque-là lui avait été accordé.

Lady Hyacinthe Vavassour était une beauté languissante ; ses cheveux noirs, ses grands yeux voilés, et la parfaite régularité de ses traits, avaient bien quelque chose de touchant ; mais elle redoutait l'effet que produiraient la fraîcheur et la vivacité d'Alicia. Lady Hyacinthe devait représenter Calypso entourée de ses nymphes. Une indisposition empêchait une des personnes de ce groupe d'y remplir son rôle : lady Donnington en fut secrètement enchantée ; elle pria Alicia de s'en charger, et lui montra sur l'original la pose qu'elle devait prendre. Lady Vavassour était sur le point de se retirer, lorsqu'un de ses admirateurs vint lui dire à l'oreille : « Miss Barry, avec sa fraîcheur, n'est bonne qu'à faire les bergères ou les suivantes. Quelles couleurs villageoises ! Calypso triomphera. »

Voulant subjuguier au moins les sens de lord S. Lawrence, lady Donnington, après avoir fait répéter plusieurs fois ce groupe, dit que pour surprendre les spectateurs, il fallait que les nymphes qui entouraient la déesse dansassent un quadrille grec que le colonel Chesterfield avait apporté dernièrement de la Grèce. Cette proposition fut acceptée avec tant de plaisir par les autres jeunes personnes, qu'Alicia n'eut pas le courage de faire une objection, quoique cette proposition fût loin de lui plaire.

Le quadrille était très-simple ; Alicia l'apprit promptement. Elle était tellement confuse de se trouver au milieu de personnes d'une si haute naissance, que sa danse était incertaine ; à peine marquait-elle les mesures. Mais lady Donnington, qui l'observait avec attention, s'aperçut que lorsqu'elle était dérobée par les autres danseuses, ses yeux s'animaient et ses pas devenaient réguliers : elle prévint alors tout l'effet qu'elle produirait lorsqu'elle serait excitée par l'éclat des lumières et les sons d'une musique délicieuse, et toutes ses craintes se dissipèrent.

Le matin de l'exposition, lady Donnington eut le plaisir de trouver sa table couverte d'une infinité de lettres écrites par des personnes qui jusqu'à ce moment avaient été ses ennemies, et qui la priaient de les admettre à sa soirée ; il y en avait une de l'ami intime de S. Lawrence, qui, étant du nombre des personnes invitées, réclamait la permission de présenter son ami.

Enfin cette soirée arriva ; dix heures sonnèrent. Les équipages les plus brillants, avec les armes des plus grandes familles d'Angleterre, arrivaient enfouie à l'hôtel de lady Donnington ; un bruit de fouets, de chevaux, de voitures, frappait, l'air de toutes parts. Tout le monde cependant n'avait pas été admis à cette fête ; mais tout le monde l'avait demandé. La nouveauté de ce genre de plaisir avait vivement excité la curiosité ; mais la nouvelle beauté qui devait y paraître l'avait piquée davantage ; et peut-être encore les vives instances de lord S. Lawrence pour y être admis avaient fait plus que tout cela.

Quel qu'en fût le motif, toute l'élite de la bonne société se trouvait réunie chez lady Donnington, excepté cependant le prince et la princesse : son triomphe était complet. Rien de plus brillant que le coup d'œil qu'offrait la salle de réception. La partie de l'appartement où les scènes devaient être représentées était entièrement cachée par un rideau de Damas ; la clarté brillante d'un lustre immense était réfléchiée mille fois par les glaces, les

dorures des lambris et les colonnes d'albâtre qui ornaient ce magnifique salon.

Cette masse de lumière produite par le gaz, et jaillissant au milieu d'une multitude de cristaux, offrait l'image des jets d'eau de Versailles, alors que les rayons du soleil viennent se rompre au milieu d'eux.

Lorsque tout le monde fut placé, une grande obscurité succéda à cette vive clarté : un murmure improbateur s'éleva dans la salle ; quelques éclats de rire se firent entendre, et le mot *fantasmagorie* fut prononcé par chacun. Enfin l'épais rideau se leva, et dix tableaux furent successivement, représentés avec la plus grande perfection. Les ombres, les effets de lumière et la pose des personnages, tout était d'une vérité admirable ; on avait même calculé les effets de la perspective pour rendre l'illusion plus complète. Des jeunes filles allemandes jouant de la guitare, la Sibylle et la sainte Cécile du Dominiquin, la sainte Catherine du Guerchin, au moment où elle présente son cou d'albâtre sous le couteau du bourreau, furent représentées avec tant de précision dans les costumes et dans l'expression, que c'étaient les tableaux mêmes. Plusieurs portraits de Vandick, de Rembrandt et du Titien parurent avec la même perfection. Les effets étaient si naturels, si admirables, qu'un peintre qui était présent s'écria : « Quelles peintures ! elles sont des meilleurs maîtres ! » C'était l'expression du génie et de l'enthousiasme.

Chaque fois que le rideau se baissait, des musiciens placés dans une galerie jouaient des airs analogues au sujet qui devait paraître, afin de préparer l'esprit des spectateurs aux scènes dont ils allaient être les témoins. De vifs applaudissement se faisaient entendre après la représentation de chaque tableau. Tout le monde, excepté lord S. Lawrence, semblait éprouver une véritable jouissance : tous ses désirs étaient de voir paraître cette jeune beauté qu'on lui avait annoncée. Assis près de lady Donnington, il s'efforçait de cacher sous une attention étudiée le peu de sensation que lui causait ce genre de spectacle.

Victoire, dans ce moment, était occupée à poser la jeune Irlandaise. Des flûtes et des musettes firent entendre de plaintifs accents ; les spectateurs, en écoutant ces airs champêtres, étaient loin de prévoir la scène touchante qu'on allait leur offrir.

Sous le simple habit d'une bergère, moitié couverte par un voile transparent, la charmante Alicia parut penchée vers le cercueil dans lequel

Victoire représentait le berger Christophe, et sur lequel elle déposait la couronne de fleurs qu'elle avait détachée de sa tête.

Le terrain montueux qui l'entourait, et nécessaire à limitation du tableau, la dérobaient en partie aux spectateurs ; mais cette circonstance même ajoutait encore de nouveaux charmes à ses formes si gracieuses : ses cheveux brillants, se mêlant avec des plis légers de son voile, ombrageaient sa tête et ses épaules ; et les rayons argentés de la lune, imités avec la plus grande perfection, répandaient sur son visage une lumière céleste, qui, en diminuant l'éclat de son teint, donnait à son visage la plus touchante expression. Quoique assez loin des spectateurs, on voyait les palpitations de son sein, et la houlette sur laquelle elle s'appuyait tremblait entre ses mains. Dans ce moment, chacun, dans un transport d'admiration, se leva de son siège : lord S. Lawrence seul resta immobile ; et, quoique son émotion fût plus vive que celle d'aucun spectateur, quand le rideau se baissa il était encore dans la même position que lorsqu'il s'était levé.

Lady Donnington, prenant cette immobilité pour une affectation d'indifférence, lui demanda s'il avait vu l'original de cette copie ; il répondit que oui, et loua le goût que milady avait montré dans le choix de ses tableaux, « Mais comment, ajouta cette dernière, puis-je espérer de tourner votre admiration sur ma charmante Marcella, lorsque vous n'êtes occupé que de lady Hyacinthe Vavassour ? »

Lord S. Lawrence, quoique avec la plus grande habitude du monde, fut dans ce moment aussi interdit, aussi gauche que peut l'être un homme qui cherche à cacher ses véritables sentiments sous une apparente froideur, ce Miss Barry est digne d'être admirée, répondit-il ; mais je me rappelle l'avoir vue en Irlande, et il me semble qu'alors elle avait plus de fraîcheur ; je croyais aussi que c'était en Irlande qu'elle demeurait. Lady Donnington aurait pu se dispenser de répondre à cette question ; mais, feignant d'être sa dupe, elle lui dit qu'Alicia était venue passer avec elle le temps que sa mère serait en France ; puis, après une longue pause, elle ajouta : ce Je pense que vous êtes aussi un des nombreux admirateurs de lady Vavassour ; c'est elle qui doit terminer mes tableaux, et c'est elle qui, je l'espère, achèvera mon triomphe : elle figure dans un tableau du divin Gérard. »

L'orchestre alors faisait entendre un des airs magiques de Weber ; le rideau se leva, et lady Vavassour parut au milieu d'un groupe de jeunes beautés.

Alicia, représentant Eucharis, était aux pieds de l'enchanteresse, attachant ses sandales, tandis que Calypso les ajustait. Cette dernière, quoique couverte autant que la décence l'exigeait, laissait pourtant voir une grande partie de ses épaules, des bras blancs comme l'albâtre, le plus joli pied, et offrait un frappant contraste avec la jeune nymphe, dont les attraits, voilés par une draperie modeste, laissaient supposer à l'imagination la plus séduisante image. Lady Vavassour était parfaitement belle, et rappelait une de ces statues grecques que l'antiquité nous a transmises : mais son teint manquait de coloris, son visage d'expression, tellement qu'on aurait pu la prendre pour une statue réelle.

La physionomie d'Alicia, au contraire, peignait tout ce qu'elle éprouvait ; la jeunesse et rémotion animaient ses joues et ses yeux, et la plus aimable modestie, répandue sur tout son être, lui donnait un charme séduisant. S. Lawrence respirait à peine, comme s'il eût craint que la moindre agitation de l'air ne fit disparaître cette beauté céleste. Un murmure se fit entendre dans toute la salle : Alicia l'entendit ; il arriva à son oreille comme la brise qui soufflait au milieu des bois qui entourent le château de Barry. Des souvenirs alors remplirent son cœur ; à celui de la maison paternelle se mêla celui de Rose Mac-Manus. Elle pensa que, si cette sage amie était, présente, elle serait loin d'approuver une telle publicité ; qu'elle blâmerait la faiblesse qui l'avait portée à faire ce qu'elle croyait mal par une simple condescendance. Toutes les personnes qui faisaient partie du même groupe qu'elle étaient intimement liées avec les spectateurs ; elle seule était comme un acteur devant le public.

Avec quelle violence battait alors le cœur de la pauvre Alicia ! Elle aurait quitté son attitude et se serait enfuie, si elle n'eût été retenue par le souvenir des recommandations de sa mère, par sa timidité naturelle, et par la crainte du caractère sévère de lady Donnington. Elle resta, mais elle était bien loin de soupçonner que sa vive émotion donnait encore plus de grâce à son maintien et plus d'éclat à sa beauté.

L'orchestre alors fit entendre le quadrille grec, que Calypso et ses nymphes exécutèrent, les unes avec des guirlandes moitié finies, les autres avec des écharpes qu'elles avaient préparées pour la toilette de l'enchanteresse. D'abord elles s'avancèrent deux à deux d'un pas mesuré et gracieux ; puis entrelaçant leurs guirlandes et formant diverses figures, elles offrirent l'image d'une prairie émaillée de fleurs lorsque la brise les agite sur leur tige.

Calypso dirigeait la danse, mais on ne voyait qu'Eucharis : ses formes aériennes, sa fraîcheur éblouissante, fixaient sur elle tous les regards, lorsqu'elle se croyait perdue parmi ses compagnes.

Cette troupe brillante continua pendant quelques minutes à se mouvoir avec toute la légèreté des sylphides : la musique se ralentissant, elles suivirent ses mouvements ; bientôt on n'entendit plus que les sons incertains de la harpe et du cor ; les êtres enchantés reprirent peu à peu leurs formes immobiles ; la musique cessa, et le tableau reparut avec sa première perfection.

A ce moment, de vives acclamations se firent entendre de toutes parts. Le vainqueur dans son char, le conquérant sur son trône, ne furent jamais plus fiers de leur triomphe que lady Donnington ne le fut en ce moment ; mais il est triste d'ajouter que jamais tant d'amour-propre ne suivit un triomphe. Elle oublia la paix, la réputation, la destinée entière de cette innocente créature, qui peut-être allait devenir, la victime de la funeste passion qu'elle cherchait à faire naître dans le cœur de lord S. Lawrence. Pourvu qu'elle se vengeât, qu'elle triomphât d'une rivale détestée, peu lui importait le mal qu'elle pouvait faire. Elle n'interrogeait même pas sa conscience ; elle ne considérait pas quel crime elle allait commettre en disposant d'une manière si coupable de l'existence d'une jeune fille sans expérience, qu'une mère aveugle avait confiée à ses soins. Il lui importait peu encore que miss Barry épousât lord S. Lawrence ou quelque autre grand seigneur, ou même qu'elle ne se mariât pas du tout : ce n'était pas son affaire de songer à ce qu'elle deviendrait, mais bien de la faire servir à ses projets ; elle n'irait pas sonder le cœur de la pauvre Alicia quand elle retournerait dans ses foyers.

Dans l'opinion de lady Donnington, miss Barry devait se trouver heureuse de vivre dans une si brillante société, et de se trouver ainsi à même de former un riche établissement : si elle ne réussissait pas, c'était la faute de la jeune miss et non la sienne. Était-elle cause encore si lord S. Lawrence était un de ces hommes coupables qui se font un jeu d'abuser de la confiance d'une femme ? Miss Barry devait veiller sur sa propre conduite, ou du moins c'était à ses pareils, à sa mère, à veiller sur elle. Et la pauvre Alicia était seule, sans un parent, ni même un ami, en Angleterre !

Lady Donnington ne songeait pas non plus que, si la pauvre Alicia ne se mariait pas, et qu'elle retournât dans la maison paternelle le cœur rempli d'un tendre sentiment, la vanité coupable de pareils insensés loin d'arrêter son malheur en hâterait le ternie. Mais la femme qui n'avait pas même

donné une pensée à la funeste destinée du frère, pouvait elle s'inquiéter de celle de la sœur ?

Après la représentation, le salon fut éclairé de nouveau ; chacun quitta la place qu'il avait occupée pour se disperser selon son goût dans les appartements qui communiquaient à celui-ci, où des jeux, des concerts et des danses étaient établis. Tous ceux qui figuraient dans les tableaux conservèrent leurs costumes ; Alicia seule s'empressa d'aller quitter le sien, pour le remplacer par un autre moins remarquable. A son retour, elle fut aussitôt entourée par un grand nombre de personnes qui désiraient lui présenter leurs hommages : celles-ci par une simple convenance, celles-là pour le plaisir de l'admirer ; les unes dans l'espérance de découvrir en elle quelque chose qui ne fût pas parfait, et les autres enfin pour lui faire sentir, par leurs manières hautaines, la distance que la naissance avait mise entre elles, et que son mérite même ne pouvait franchir.

La manière modeste, mais pourtant gracieuse, avec laquelle Alicia reçut ces hommages, le calme avec lequel elle s'éloignait de ceux dont les regards la blessaient, surent inspirer le respect.

Lady Donnington avait déjà répandu parmi ses connaissances que le père de sa jeune amie possédait une grande fortune en Irlande ; mais, comme elle avait été forcée d'avouer qu'elle était la sœur de M. Barry des gardes, les parents craignaient pour leurs fils le danger d'une telle liaison, et les jeunes gens eux-mêmes, qui étaient dans le secret de la fuite précipitée du frère, redoutaient l'amour que pourrait leur inspirer la sœur.

Alicia était l'objet de toute l'attention, de toutes les conversations. Les chefs de famille craignaient que cette étrangère ne fût introduite dans leurs cercles ; les jeunes gens qui convoitaient quelque brillant mariage, ou qui formaient le projet de consoler quelques femmes négligées, revinrent un peu de l'admiration que leur avait causée la première apparition d'Alicia, et retournèrent à leurs tête-à-tête déployer leurs moyens de séduction.

Quelques élégants oisifs restèrent près de miss Barry, et la fatiguèrent de leurs importunes attentions. Lord S. Lawrence n'était pas du nombre de ces derniers, soit que le sentiment que lui inspirait miss Barry fût plus que de l'admiration, soit qu'il craignît de se compromettre, ou soit enfin qu'il sût que chaque femme avait les yeux sur lui et surveillait ses moindres mouvements.

Quoique lord S. Lawrence n'eût ni de très-mauvaises mœurs, ni de très-mauvais principes, il avait cependant su faire taire sa conscience pour

satisfaire ses passions. L'innocence et la beauté avaient été les écueils contre lesquels sa vertu avait échoué ; son cœur avait aimé, adoré jusqu'au moment où il avait osé ternir l'objet de tant d'amour.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis ce fatal moment ; le temps avait apaisé ses remords ; il voulait entièrement bannir de tels souvenirs, et il pensait que c'était dans un véritable attachement qu'il en trouverait les moyens ; il voulait enfin chercher une femme, et ouvrir son cœur à de nouvelles impressions.

Une bonne naissance, une éducation soignée, lui semblaient nécessaires dans l'union qu'il voulait contracter ; mais des titres de noblesse, des talents supérieurs ne lui semblaient pas non plus indispensables ; il désirait seulement que sa femme eût assez d'instruction pour être agréable, et qu'elle fût assez bien élevée pour connaître ses devoirs : car il voulait surtout estimer celle qu'il aimerait. Résolu de ne jamais épouser une femme qui ne réunirait pas ces avantages, il veillait sur son cœur, et craignait qu'une nouvelle passion ne vint renverser ses principes.

Lord S. Lawrence connaissait sa faiblesse ; et les charmes d'Alicia ayant fait sur lui une vive impression, il voulait avant de se laisser aller au penchant qui l'entraînait vers elle, réfléchir sur les conséquences qui pourraient résulter d'un semblable attachement.

C'est par de telles réflexions qu'il sut maîtriser le désir qu'il avait eu d'aller passer l'automne en Irlande, après avoir fait pendant l'été la connaissance de miss Barry ; mais ayant appris son séjour chez lady Donnington, alors qu'il commençait à craindre les inconvénients qui pouvaient résulter de sa liaison intime avec la princesse polonaise, il trouva qu'il était encore plus sage de s'attacher à une jeune fille qu'à une femme mariée ; et il se prit ainsi dans le piège que lui avait tendu lady Donnington.

En retrouvant cette belle étrangère parée de tous les charmes de la séduction, l'admiration passionnée qu'elle lui avait inspirée, les coupables pensées qu'elle avait d'abord fait naître dans son cœur revinrent l'assiéger ; mais il sut les dompter. La modestie naïve de ses regards et de son maintien, comparée aux attraits brillants de lady Vavassour, qui avait déployé tous ses charmes ; les goûts purs et simples que la résidence d'Alicia au château de Barry semblait annoncer, rappelèrent au jeune pair que désormais le respect devait s'allier à l'amour qu'il porterait aux femmes, et lui laissèrent entrevoir aussi que miss Barry était peut-être celle qu'il cherchait. Il se tint à l'écart pour l'observer avec plus d'attention.

Il voulut cependant lui être présenté, mais cela ne parut qu'une simple convenance. Il s'informa du colonel, de mistress Barry, de la charmante petite sœur ; il répéta quelques expressions grotesques du vieux portier dont l'humeur joyeuse l'avait si souvent amusé, lorsqu'il habitait les environs du château de Barry.

Après avoir ému la sensibilité d'Alicia en lui rappelant le toit paternel, lord S. Lawrence ne chercha pas à l'arrêter plus long-temps ; il se contenta d'aller l'observer avec délice à une certaine distance. Alicia, loin de se douter qu'elle fût ainsi surveillée, refusa les pressantes sollicitations qu'on lui fit pour aller prendre part au quadrille qui allait se former.

Une sœur de lady Vavassour, qui avait figuré avec elle parmi les nymphes, vint prendre le bras d'Alicia. Cette jeune personne, franche, simple et bonne, voulait éviter à miss Barry l'embarras si naturel à une femme lorsqu'elle se trouve dans un cercle nombreux, composé de personnes qui lui sont absolument étrangères. Accompagnée d'une autre femme, Alicia pouvait circuler au milieu de cette brillante assemblée, traverser les divers appartements dans lesquels elle était dispersée, et satisfaire ainsi sa curiosité. Ce spectacle, si nouveau pour Alicia, la charma d'abord, et elle confessa à lady Lillas qu'elle trouvait que les descriptions qu'on lui avait faites jusqu'alors de ces sortes de fêtes étaient loin d'égaler la réalité.

A souper, lord S. Lawrence se plaça près de la maîtresse de la maison, qui, charmée de cette préférence, s'efforça de rendre la conversation agréable par une multitude de comparaisons forcées et d'épithètes étranges. Lord S. Lawrence, dans une agréable disposition d'esprit, loua beaucoup son amabilité, et répondit à ses saillies bizarres par des saillies plus bizarres encore ; il forma avec elle des projets de promenades, de courses à cheval, et consentit à souscrire pour quelques concerts particuliers.

Il semblait maintenant évident que le jeune pair allait enfin abandonner la société de la princesse pour se ranger près de lady Donnington. Lord S. Lawrence sut si bien cacher ses véritables intentions, que milady eut tout l'honneur d'un triomphe ; et, quoiqu'elle s'aperçût bien que les regards de sa seigneurie n'étaient pas fixés sur elle, elle lui pardonnait de bon cœur cette distraction. Lord S. Lawrence avait trop le désir d'observer Alicia dans toute la fraîcheur de sa simplicité, pour la perdre de vue un seul instant ; et, tandis qu'il s'étudiait à donner quelque attention aux *bons mots* de lady Donnington, il était tout à miss Barry.

La douce voix d'Alicia ne vint pas souvent frapper son oreille ; ses yeux rarement rencontrèrent les siens ; la rougeur de ses joues était souvent la seule réponse d'Alicia aux discours flatteurs qu'on lui adressait. Lord S. Lawrence ne découvrit point en elle le regard provocateur de la coquetterie, et il n'aperçut aucune affectation dans sa simplicité.

Cependant Alicia était l'objet de toute l'attention, et le jeune lord en éprouvait un dépit secret ; il lui semblait que tant d'admiration souillerait la pureté de son cœur ; il craignait pour elle l'influence de la flatterie : et lord S. Lawrence était un de ces hommes qui ne trouvent une femme vraiment belle que lorsqu'elle est parée de toutes les grâces de l'innocence et de la candeur.

Alicia, en consentant à remplir un rôle dans la représentation des tableaux, avait fait un pénible effort sur elle-même : elle avait cru devoir s'imposer cette obligation pour sacrifier aux convenances sociales et aux égards qu'elle devait à lady Donnington ; mais son cœur n'avait pas encore palpité à l'espérance d'un succès, et ceux qu'elle avait obtenus l'avaient peu flattée. Elle regrettait souvent que Flora ne partageât pas avec elle les plaisirs qui lui étaient offerts ; mais, quoique ces plaisirs vinssent l'occuper un instant, elle était loin de désirer qu'ils durassent toujours. Son jeune cœur était trop plein de souvenirs pour que le goût du monde s'en emparât. Ceux qui avaient laissé le toit paternel la suivaient partout ; quelquefois ils lui faisaient verser des larmes, mais souvent ils ranimaient ses esprits abattus.

Alicia n'avait pas cherché à se rendre compte de l'impression que ces lieux avaient faite sur son cœur ; mais c'étaient eux seulement qui lui parlaient du bonheur. Il est vrai que c'était là qu'elle avait passé son enfance ; c'était sous l'humble toit de M. Mac-Manus qu'elle avait reçu les premières leçons de morale ; c'était dans ses promenades champêtres faites avec Rose Mac-Manus qu'elle avait senti la douceur des épanchements de l'amitié ; c'était près de ses foyers qu'elle avait entendu Henri Hastings.

C'était presque à regret que Henri Hastings occupait encore sa pensée ; elle était honteuse de lui donner un souvenir lorsqu'il paraissait l'avoir entièrement oubliée. Ce n'est pas que ses principes sévères réprouvassent un tel sentiment ; car la plus sévère vertu ne lui semblait pas devoir bannir les douces affections de l'enfance.

Souvent, dans ses rêveries, elle se plaisait à établir un parallèle entre Hastings et tous ceux qui l'entouraient. Elle aimait à se rappeler ses yeux,

qui se fixaient sur elle avec tant de douceur ; sa voix, qui ne lui faisait entendre que les plus affectueuses expressions ; cet esprit qui, si jeune encore, avait prouvé, par la fermeté avec laquelle il avait supporté les revers de la fortune, combien il était digne d'un sort plus brillant. A de si doux souvenirs, les yeux de la pauvre Alicia se remplissaient de larmes. Que de fois elle avait désiré qu'Hastings fût son frère, ou du moins qu'Alfred lui ressemblât ! Elle sentait combien les conseils d'un tel ami lui seraient nécessaires dans la situation où elle se trouvait ; ils lui aideraient à éviter les dangers que le monde lui présentait. Mais, hélas ! Hastings et Rose Mac-Manus, ses deux seuls appuis, lui manquaient en ce moment : du moins cette dernière n'avait pas oublié le château de Barry ; elle écrivait encore quelquefois à ceux qui l'habitaient ; mais Henri semblait en avoir entièrement perdu le souvenir.

Pendant la première partie de la soirée, l'esprit d'Alicia était trop occupé pour que son cœur le fût ; mais, avant qu'elle fût terminée, elle était déjà lasse de plaisirs, elle éprouvait déjà le besoin d'être seule : le monde ne l'intéressait plus, la danse ne lui offrait aucun charme ; elle pria lady Donnington de lui permettre de se retirer : la permission fut accordée, et Alicia disparut.

Lorsqu'elle quitta le salon, lady Donnington, se trouvant près de lord S. Lawrence, lui fit part de la demande de sa jeune amie, ajoutant que l'air concentré d'un appartement fane la fleur des champs.

« Cependant, répondit lord S. Lawrence, il n'a pas encore terni l'éclat de votre rose sauvage.

— « Puisque les parents de miss Barry, ajouta milady, l'ont confiée à mes soins pendant trois ou quatre mois, je compte sur vous, S. Lawrence, pour m'aider à défendre ma chère Alicia contre les railleurs. J'avoue que, comme tout le monde, je trouve qu'elle a apporté de son village une timidité peu convenable à une personne bien née ; mais que puis-je y faire ? La manière gracieuse avec laquelle elle danse prouve que c'est seulement l'habitude du monde qui lui manque : soyez son défenseur, je vous en conjure. Si la pauvre fille n'est pas soutenue, je crains pour elle l'espèce de stupeur dans laquelle les méchancetés de lady *** avaient jeté miss Radnor. »

S. Lawrence commençait à trouver lady Donnington beaucoup mieux qu'elle ne lui avait paru d'abord ; il n'était pas la première personne que les prévenances, la flatterie, ou l'intérêt personnel, eussent fait revenir d'une première impression. Alicia n'était pas là, et quel que fût le motif qui le

retint, lord S. Lawrence ne quitta qu'un des derniers le salon de lady Donnington,

Depuis cette soirée l'empire de milady fut rétabli ; tout le charme de la princesse polonaise cessa d'attirer la foule à son hôtel. Mais cette désertion ne diminuait en rien la gaîté de la princesse ; elle n'en faisait pas moins l'accueil le plus gracieux à ceux qui lui rendaient encore quelques visites ; elle ne se plaignait pas de leur abandon, et ne se permettait sur le compte de sa rivale que les plus innocentes plaisanteries. Elle disait qu'il lui semblait tout naturel qu'on lui préférât lady Donnington, puisqu'elle savait offrir chaque jour de nouveaux plaisirs, et qu'on avait encore celui de rencontrer chez elle la charmante miss Barry. Son mari était loin de voir, de la même manière.

Le prince avait l'esprit noble ; il sentait sa propre dignité et le mérite de sa femme, et ne pouvait supporter un affront. Après que lord S. Lawrence se fut prononcé d'une manière aussi évidente en faveur de lady Donnington, et qu'il eut cessé les visites journalières qu'il leur rendait, le prince, offensé d'une telle légèreté, donna ordre qu'on ne l'admît plus ; et le jeune pair, après s'être deux ou trois fois présenté vainement à sa porte, n'y retourna plus. La princesse cependant, conservant encore pour lui quelque affection, plaidait en sa faveur : elle disait qu'ayant été un des premiers à se ranger sous leur bannière, il devait être écrit le dernier sur la liste des exclus.

Elle soutenait que la beauté de miss Barry était un point d'attraction pour la foule qui se rendait chez lady Donnington, et que cette foule en était un autre pour ceux que la beauté de miss Barry n'attirait point. Elle amusait son mari et s'amusait elle-même en définissant les différais motifs qui faisaient agir ceux qui désertaient son hôtel, et ceux qui les ramèneraient aussitôt que le flux de la mode prendrait cette direction.

Les amants, disait-elle, y suivent leurs maîtresses ; les maris s'y rendent pour surveiller leurs femmes ; les parents y vont chercher de riches partis pour leurs filles ; d'autres y vont seulement chercher des plaisirs ; ceux-ci pour l'esprit de lady Donnington, et ceux-là pour les beaux yeux de miss Barry.

C'est ainsi que la princesse définissait sa solitude présente, exprimant ses pensées en fort mauvais anglais, au lieu de bon français dont elle aurait pu se servir pour les rendre plus piquantes et égayer son mari durant le déjeuner, qui est le seul moment pendant lequel les personnes de distinction peuvent goûter les douceurs de la vie domestique.

La princesse polonaise était trop franche et trop légère pour ne pas parler à lord S. Lawrence, la première fois qu'elle le rencontrerait chez une de leurs connaissances communes, de sa querelle avec son mari relativement à lui. La bonté avec laquelle elle s'exprima, la simplicité qu'elle mit dans cette confiance, persuadèrent lord S. Lawrence que sa naïveté n'était point un artifice, et qu'elle l'avait regretté comme un bon ami ; mais qu'elle était loin de le blâmer de l'hommage qu'il rendait à une jeune beauté, et qu'elle voudrait bien plutôt être sûre que ce fût là le motif qui l'avait éloigné d'eux, espérant que la colère de son mari se calmerait par un tel aveu.

Lord S. Lawrence obtint enfin son pardon, et reparut de nouveau chez la princesse ; mais le jeune pair n'y allait que très-rarement : il ne voulait pas encourir le risque d'être banni de chez lady Donnington avant d'avoir étudié avec soin le caractère d'Alicia. Sa beauté avait déjà subjugué son cœur, mais il voulait encore trouver en elle tout ce que sa raison lui laissait entrevoir d'admirable dans une femme. Il ne la perdait point de vue ; il l'observait en public et dans sa vie privée : cette sévère attention lui faisait oublier jusqu'au devoirs qu'il avait à remplir.

Lord S.. Lawrence, quoique âgé seulement de vingt-sept ans, avait appris à redouter ses passions. L'histoire de la famille de miss Barry avait éveillé ses soupçons ; la manière dont lady Donnington cherchait à faire briller Alicia blessait sa délicatesse ; et, craignant sans cesse pour le repos de ses jours, il persista dans son système de conduite.

Déjà les gazettes ne parlaient que de la beauté de miss Barry ; les magasins étaient pleins d'étoffes et de rubans semblables à ceux dont elle était parée dans le costume de Marcella. Quand elle était attendue à la promenade, il s'y trouvait une foule d'équipages et de cavaliers ; l'église, même où elle avait l'habitude d'aller entendre l'office, était toujours remplie de gens que n'y attirait point une véritable piété : elle était fêtée, recherchée par ceux mêmes qui l'aimaient le moins, tant il était du bon ton de paraître l'admirer.

La beauté d'Alicia avait fait sa réputation, lady Donnington l'avait mise à la mode. Quelques personnes de la plus haute distinction semblaient disposées à lui rendre les honneurs dus à la naissance ; mais sa modestie l'empêchait d'être vaine, et la rendait plus admirable encore : l'envie même ne pouvait haïr en elle que sa beauté.

Après la soirée de lady Donnington, le quadrille grec ne fut plus connu que sous le nom de la danse d'Eucharis. Alicia, bien loin de soupçonner un

changement si flatteur, se préparait un soir à l'exécuter avec les autres jeunes femmes qui y avaient déjà figuré, lorsque lady Hyacinthe Vavassour, qui jusqu'ici l'avait conduit, refusa d'y prendre part. Les jeunes personnes qui devaient l'exécuter semblaient si contrariées, elles prièrent si instamment Alicia de se charger de cette partie, qu'elle consentit à remplir le rôle de Calypso. La manière dont elle s'en acquitta excita le plus grand enthousiasme ; la sensation qu'elle produisit fut si vive, que sa délicatesse en fut blessée ; et, retournant à sa place pâle et tremblante, elle dit à lady Liliass : « Il paraît que je danse plus mal que tout le monde, car mon nom est prononcé par chaque spectateur. — Non, répondit lady Liliass, c'est positivement parce que vous dansez mieux que personne. — N'importe, reprit Alicia, je jure bien de ne jamais exécuter ce quadrille. Lady Liliass rit d'abord de cette résolution, et voulut la combattre ; mais miss Barry exprima avec tant de force son opinion sur ce sujet, elle donna de si bonnes raisons pour prouver l'inconvenance qu'il y avait pour une jeune personne de se rendre l'objet de l'attention générale, que lady Liliass la quitta convaincue de son extrême sagesse, et, dans le feu de son admiration, elle alla rapporter à lord S. Lawrence cette discussion.

On peut s'imaginer facilement avec quel plaisir il entendit le récit de cette conversation, qui lui apportait la conviction d'une délicatesse exquise dans celle qu'il observait avec tant de soin. Lord S. Lawrence était assez bien avec lady Liliass pour qu'il passât dans le monde pour en être épris ; il se servit de ce moyen pour connaître le caractère de miss Barry, ses pensées, ses craintes, ses résolutions et ses regrets ; et, paraissant s'occuper de lady Liliass, c'était Alicia qu'il étudiait.

Alicia ne pouvait mieux se faire connaître à lord S. Lawrence qu'en ouvrant son cœur à son amie ; elle lui confiait toutes ses pensées, et lady Liliass, sans le plus léger soupçon sur les intentions du jeune lord, lui rendait compte de ses moindres conversations avec la jeune Irlandaise.

Alicia, contre son attente, commençait à se plaire dans le monde. Les parures et la beauté excitaient son admiration ; elle aimait à s'entretenir avec ceux chez qui la conversation est une science étudiée ; elle prenait pour de l'amabilité l'affectation des gens du monde ; elle devenait la dupe des apparences, et ne voyait pas la perfidie cachée sous les traits de l'amitié.

Cette tolérance pour les autres commençait aussi à devenir funeste à Alicia elle-même : il lui semblait maintenant tout naturel de dépenser les

jours et les semaines même en frivoles amusements ; ses changements de toilettes occupaient toutes ses pensées ; elle ne trouvait plus le temps de lire, d'étudier, et même à peine celui de songer à ses amis et à sa famille. Elle passait avec plaisir ses nuits dans les cercles, entourée d'admirateurs, écoutant les propos galants qu'ils lui adressaient. Il était tard lorsqu'elle rentrait ; le sommeil souvent la gagnait au milieu d'une prière sans ferveur, avant qu'elle eût pensé à lire quelques pages de ce livre divin dont la pure morale aide à éviter les dangers que le monde présente.

Henri lui avait souvent parlé du trouble, que le monde porte à la raison. Combien Alicia lui semblerait coupable aujourd'hui, s'il connaissait sa manière de vivre ! Henri était loin de condamner d'innocents amusements ; mais il voulait qu'on ne songeât au plaisir qu'après avoir rempli ses devoirs. Combien il l'aurait blâmée, surtout d'avoir suivi le fatal exemple de lady Donnington en n'observant pas le jour de Sabbat !

Alicia avait d'abord voulu conserver ses pieuses habitudes ; mais elle avait été raillée, querellée sur ce sujet, et elle avait enfin cédé à l'influence d'un mauvais exemple. Elle allait encore à l'office, mais en sortant elle se rendait à la promenade, et la flatterie, les toilettes et les équipages avaient bientôt détruit l'impression religieuse que le service divin avait produite. Cependant les reproches de sa conscience ne pouvaient être entièrement apaisés par les sophismes qu'un esprit trop faible lui suggérait : pour dissiper toutes ses craintes à ce sujet, elle se détermina à les confier à lady Lillas.

Lady Lillas était accoutumée à observer le dimanche ; mais c'était pour donner un jour de repos à ses domestiques et à ses chevaux qu'elle suivait les offices et se privait de plaisirs ; sa piété n'était pas plus étendue. Elle toléra facilement les torts de son amie lui avouant cependant qu'elle croyait qu'une femme devait suivre les usages admis.

Dans une course à cheval avec S. Lawrence, lady Lillas lui fit part des scrupules de son amie. Le jeune lord écouta cette nouvelle confidence avec la plus grande attention, et en fut effrayé. Il jugea que miss Barry conservait encore quelques idées religieuses, mais qu'elle commençait à douter, et que le fatal exemple de lady Donnington parviendrait à renverser entièrement ses principes, si on ne cherchait pas à l'en garantir. Comme tous les hommes, quelles que soient d'ailleurs leurs idées relativement à la grande question, il désirait que la morale, sur laquelle sont fondées la vertu, les mœurs et les affections, fût fortement imprimée dans le cœur de sa femme.

Quoiqu'il eût toujours regardé cette morale religieuse comme fort peu importante pour un homme, et même presque incompatible avec un esprit supérieur et les habitudes du monde, il aimait à se figurer un être divin, et c'était sous les traits d'une femme qu'il voulait l'adorer. Une savait comment aborder cette question : il voulait cependant qu'Alicia connût sa manière de penser à cet égard. Il se détermina enfin à employer la ruse pour contraindre lady Donnington, et par conséquent miss Barry, à se soumettre aux observances religieuses.

Il se rendit à l'heure de l'office dans un endroit où il présumait que lady Donnington devait passer : il rencontra en effet milady et miss Barry ; et, sans avoir l'air de mettre en doute qu'elles se rendissent à l'église, il les pria de lui permettre de les y accompagner. Lady Donnington, peut-être pour la première fois de sa vie, fut tout-à-fait déconcertée par une telle demande ; elle n'eut ni le courage d'avouer qu'elle n'allait pas à l'office, ni assez de présence d'esprit pour se tirer d'embarras par les railleries qu'elle savait si bien employer à propos. Lord S. Lawrence vit sa supériorité, et en profita. Il déclama hautement contre l'usage établi de ne plus observer le dimanche ; et, pour ajouter plus de poids à ses arguments, il dit qu'un tel usage lui semblait du plus *mauvais ton*.

Quoique lady Donnington ignorât l'aveu que miss Barry avait fait à lady Lillas, elle sentit bien que ces bizarres discours de lord S. Lawrence étaient les conséquences de l'influence d'Alicia, et elle répondit enfin qu'elle n'était pas entièrement, décidée à se rendre à l'office, mais que sa seigneurie, par la force de ses raisonnements, avait fixé son opinion, et qu'elle la priait de donner ordre à son cocher de les y conduire.

En se rendant à l'église, lord S. Lawrence n'abandonna pas le sujet qu'il avait entrepris ; jusqu'à ce qu'il eût convaincu lady Donnington qu'il était de *mauvais ton* de ne pas célébrer le dimanche, et qu'il lui eût fait promettre qu'elle bannirait cette mauvaise habitude de l'empire de la mode.

Lord S. Lawrence mêlait à sa censure tant de flatterie, tant de déférence pour les opinions de lady Donnington ; il partait si légèrement de tous les plaisirs qui pouvaient remplir les autres jours de la semaine, qu'Alicia ne put s'empêcher de trouver étrange qu'il employât de tels arguments pour plaider en faveur d'un si saint usage.

Lord S. Lawrence connaissait trop le monde, trop lady Donnington, pour prendre, dans cette circonstance, un autre ton que celui de la plaisanterie ; mais un regard sérieux, jeté de temps en temps sur Alicia, ne laissa aucun

doute à cette dernière sur les véritables sentiments de S. Lawrence, et son jeune cœur reçut facilement les impressions qu'il voulait lui faire prendre. Depuis qu'elle connaissait le jeune lord, elle avait toujours regretté que la candeur et la franchise, qui semblaient être ses apanages, fussent étouffées par des inclinations coupables. Laissant milady et S. Lawrence continuer leur conversation, elle chercha à démêler si elle n'avait pas été trompée relativement au caractère du jeune lord.

Elle se rappelait que lady Donnington lui avait parlé de sa liaison avec la princesse polonaise, comme assez publique pour qu'elle se crût obligée de rompre avec cette dernière. Alicia avait déjà assez vécu dans le monde, pour ne pas croire tous les bruits désavantageux qu'on se plait généralement à y répandre sur le compte de chacun.

Depuis qu'elle demeurait chez lady Donnington, elle avait tant de fois été à même de juger de la fausseté des rapports épouvantables qui lui avaient été faits, qu'elle commençait à n'en plus croire aucun. Ne pouvant admettre qu'un homme qui semblait avoir tant de respect pour la religion, consentît à mépriser les devoirs les plus sacrés, elle pensa alors que S. Lawrence avait été, comme tant d'autres, victime de la calomnie, et que sa liaison coupable avec la princesse polonaise n'était qu'un bruit inventé par la méchanceté.

Revenue ainsi de son premier jugement, elle permit qu'il lui aidât à descendre de voiture, et le laissa se placer auprès d'elle pendant l'office, sans montrer cette espèce de contrariété que lord S. Lawrence avait bien remarquée chaque fois qu'il s'approchait d'Alicia, mais dont il n'avait pu se rendre un compte exact, et qui n'avait sa source que dans la délicatesse des principes de miss Barry. Il confirma la bonne opinion qu'Alicia commençait à se former de lui, en quittant ces deux dames après leur avoir offert la main pour remonter dans leur équipage, et retournant directement à son hôtel. Le lendemain Alicia devait se trouver avec lady Lillas dans une soirée musicale, et elle résolut de l'interroger pour la première fois relativement à lord S. Lawrence.

Lady Lillas n'était pas le meilleur conseil qu'elle pût choisir : elle n'était ni très-sensée, ni très-prudente ; elle n'était que gaie, bonne et sincère ; mais elle avait été la seule qui eût osé supporter la comparaison qu'on pouvait établir entre sa beauté et celle d'Alicia, quoiqu'elle fût bien sûre que cette comparaison ne tournerait pas à son avantage ; elle était pour cela même la seule qu'Alicia aimât ; elles ne se quittaient pas. Miss Barry avait une

extrême confiance dans lady Lillas ; c'était sur ses jugements qu'elle formait les siens.

Il est bien malheureux pour une jeune personne de n'avoir d'autre guide dans le monde qu'une amie aussi jeune qu'elle ; Souvent elles s'égarent toutes les deux en voulant réciproquement se bien Conduire.

Lady Lillas n'aimait pas lady Donnington ; son cœur froid, son désir de blâmer, n'avaient pu lui plaire : il fallait qu'elle fit un grand effort sur elle-même pour écouter en silence les éloges qu'Alicia lui donnait quelquefois. Mais sa liaison avec miss Barry n'était pas encore assez intime ; elle ne connaissait pas assez le genre de relation établi entre milady et Alicia, pour oser parler librement sur ce sujet ; seulement elle évitait de joindre ses éloges à ceux de son amie. A la soirée dont il a été parlé, elles se réunirent comme c'était leur habitude, et causèrent ensemble jusqu'au moment où les *attentifs* de l'une et de l'autre vinrent troubler leur entretien.

Alicia lui raconta naïvement leur rencontre du dimanche avec lord S. Lawrence ; elle lui fit part de l'induction qu'elle avait tirée de cette conversation, que la liaison de la princesse polonaise avec le jeune pair ne lui semblait pas aussi coupable que lady Donnington avait l'air de le supposer.

Lady Lillas s'exprima vivement sur ce sujet ; elle défendit avec force lord S. Lawrence et la princesse. Quoiqu'elle avouât qu'elle ne connaissait la princesse que pour l'avoir rencontrée dans les cercles, elle dit qu'elle vivait avec son mari dans la meilleure intelligence, et qu'elle était respectée de tout le monde, excepté de lady Donnington et de quelques autres femmes de son caractère, qui avaient été jalouses des succès de la princesse ; mais que sa conduite n'avait jamais été suspectée, et que ses relations avec lord S. Lawrence étaient celles de deux amis. Enfin, lady Lillas finit par persuader à Alicia que S. Lawrence n'était pas coupable de la faute dont on l'avait accusé, et qu'il fallait le juger selon les principes qu'il professait, et non pas d'après l'opinion que quelques personnes semblaient avoir de lui.

Il y a un sentiment généreux qui nous porte à dédommager des injustices que nous avons commises, lorsque nous les avons reconnues : ce sentiment, bien dirigé, peut conduire aux plus nobles résultats ; mais le défaut d'expérience peut le rendre préjudiciable.

Alicia, entièrement revenue de l'opinion désavantageuse qu'elle s'était formée de lord S. Lawrence, se promit aussitôt de réparer les torts dans lesquels son erreur l'avait jetée. A l'instant même où Alicia prenait cette

belle résolution, le jeune pair entra dans l'appartement : les yeux de miss Barry se portèrent sur lui avec une expression affectueuse, et c'était, la première fois.

Ce premier regard subjuguait lord S. Lawrence. Après avoir calmé cette vive impression, il alla rendre ses devoirs à la maîtresse de la maison, puis à lady Donnington, et alla se placer ensuite près des deux amies.

Lord S. Lawrence, à force d'étudier Alicia, et d'interroger ceux qui avaient des relations avec elle, était parvenu à découvrir tous les traits de son caractère, et même les nuances de son esprit. Miss Barry, au contraire, ne connaissait le jeune pair que comme un élégant gentilhomme, dont la tournure était noble et la figure gracieuse : elle fut agréablement surprise lorsqu'elle trouva chez lui un esprit bien supérieur à celui de tous les autres hommes qui s'étaient occupés d'elle jusqu'à ce moment.

Quoique leur conversation fût fort légère, et se bornât aux observations que la soirée pouvait fournir, la manière spirituelle avec laquelle S. Lawrence faisait les moindres remarques et disait les plus petites choses, savait la rendre agréable : ses expressions étaient à lui ; il n'était ni fat ni pédant, il n'était qu'aimable. Lady Lilies soutenait sa partie avec beaucoup de vivacité. Alicia n'était pas tout-à-fait à son aise près d'un homme qu'elle avait fui jusqu'alors ; elle ne parlait que rarement, et répondait à leurs plaisanteries seulement par un sourire.

Lord S. Lawrence avait rempli son but sans avoir été découvert, et maintenant il voulait plaire à Alicia. L'espèce d'aversion que miss Barry avait montrée pour lui jusqu'alors l'avait retenu loin d'elle ; mais le ton affectueux qu'il remarqua chez elle, à partir de ce moment, encouragea ses espérances, et il la rechercha avec autant de soin qu'il avait paru l'éviter pendant longtemps,

La famille Vavassour quitta Brighthelm pour aller passer quelque temps en France. Alicia perdit sa seule amie, et lord S. Lawrence, perdant aussi, son fidèle espion, se félicita de pouvoir maintenant observer lui-même.

Lady Donnington, par suite de son caractère dominant, n'avait jamais voulu confier à d'autres qu'à elle-même le soin de veiller sur Alicia ; elle avait constamment évité les liaisons qu'elle aurait pu, former. Chaque fois que miss Barry recevait quelques invitations particulières, milady les refusait, sous prétexte que les personnes qui les faisaient ne jouissaient pas d'assez de considération pour être chargées d'un dépôt si précieux, et que d'ailleurs Alicia étant confiée à ses soins, elle ne devait pas sortir sans elle.

Alicia était affligée de cette sévérité ; il lui aurait été agréable d'aller le matin visiter quelques connaissances, et de se débarrasser un peu de l'étiquette des gens du monde.

Dans le monde, comme partout ailleurs, il existe des contrastes bien frappants. Dans les différentes sociétés d'un même pays, les mœurs et les habitudes sont loin d'être les mêmes ; aussi le voyageur qui ne peut étudier que celle dans laquelle il est présenté, porte souvent de faux jugements. Si son conducteur est un homme sans principes, les personnes qu'il fréquente lui ressembleront, et l'observateur conclura que toutes les femmes du pays qu'il habite sont des femmes sans mœurs. Choisit-il au contraire un guide vertueux, il donnera les plus grands éloges à leur vertu et à leur modestie. Alicia se trouvait dans ce cas, par rapport au monde qu'elle voulait observer : privée de toute autre connaissance que celles de lady Donnington, elle ne pouvait se faire une idée des gens du monde que d'après les habitudes des personnes que fréquentait milady.

Lady Lillas avait bien été exceptée par lady Donnington ; mais les parents de lady Lillas étaient sages, et ne laissaient leur fille former des liaisons que lorsqu'elles leur semblaient parfaitement convenables et sans le moindre inconvénient. Plusieurs raisons les empêchaient de permettre à lady Lillas d'introduire miss Barry dans leur intérieur. Ils n'avaient qu'un fils qui depuis peu de temps était de retour d'un voyage qu'il avait fait en Italie ; comme ils avaient pris des informations précises sur la fortune du colonel Barry, ils craignaient l'influence de la beauté de sa fille. S. Lawrence avait d'abord paru rechercher lady Lillas, mais il ne s'était pas prononcé, et ils en soupçonnaient la raison.

Alicia avait fait plusieurs visites à lady Lillas, que cette dernière ne lui avait jamais rendues : miss Barry, bien loin de soupçonner la manière de penser des parents de son amie, l'accusait d'indifférence. Quand lady Lillas quitta Brighton, elle exprima à Alicia tout le regret qu'elle éprouvait de se séparer d'elle ; mais elle ne lui dit pas qu'elle lui écrirait. Alicia en fut vivement affligée, et elle n'aurait pas pardonné cette nouvelle preuve d'indifférence, si S. Lawrence ne lui eût dit que lady Lillas lui avait exprimé tout le chagrin qu'elle éprouvait de ne pas entretenir de correspondance avec elle ; mais que son père s'y était fortement opposé. Cette assurance, jointe, à l'espérance de revoir lady Lillas à son retour, adoucit un peu les regrets de miss Barry.

Alicia portait une affection si sincère à lady Lillas, que maintenant qu'elle en était séparée, les bals et les réunions n'avaient plus d'attraits pour elle. Fatiguée du monde, elle l'étudia avec plus de soin, et pour cela même il lui plut moins encore.

Elle portait partout une espèce d'ennui, et le manque d'occupations réelles rendait son existence presque un fardeau. Sans la moindre coquetterie, le monde ne pouvait lui plaire beaucoup : car les femmes qui l'aiment le plus vont rarement dans les bals pour y danser, ou dans un concert pour y entendre de la musique, mais bien pour y rencontrer celui qu'elles veulent captiver. Alicia était loin de penser ainsi : lady Lillas avait été jusqu'alors la seule personne qu'elle rencontrât avec plaisir dans les bals où elle était conduite.

L'imagination d'Alicia avait paré lady Lillas de qualités qu'elle ne possédait pas ; elle pensait qu'elle aurait pu être son guide : maintenant qu'elle n'était plus auprès d'elle, le monde lui semblait rempli de nouveaux écueils.

Alicia n'avait que les défauts d'une jeune personne craintive et abandonnée à elle-même ; elle aurait été coupable par faiblesse, par la crainte de déplaire, mais jamais par inclination ; elle se défiait de ses propres forces, et elle aurait cherché même les conseils des personnes les moins propres à lui en donner toutes ses fautes enfin n'étaient que le résultat de son inexpérience.

Alicia ne pouvait s'empêcher de gémir sur la manière blâmable dont elle disposait de son temps ; mais elle était obligée de se conformer au genre de vivre de cette prétendue amie à laquelle l'ambition et la vanité de sa mère l'avaient confiée. Pas une de ses heures n'était libre. Comme elle veillait ordinairement fort tard, elle avait perdu la bonne habitude de se lever matin, et les heures les plus favorables au travail étaient consacrées au sommeil. En descendant de sa chambre, elle se rendait au déjeuner, où souvent elle attendait lady Donnington pendant deux heures, et où elle était contrainte de rester aussi long-temps qu'il plaisait à milady ; il fallait ensuite songer à sa toilette, et recevoir les visites du matin. Alicia était le secrétaire de lady Donnington, et cette occupation prenait un temps infini ; il fallait répondre à une quantité d'épîtres toutes plus insignifiantes les unes que les autres, et écrites par ces gens qui n'ont d'autres occupations que d'aller d'une maison dans une autre y débiter leurs sottises, ou d'écrire à leurs maîtresses pour ne leur rien dire. La musique, les nouveaux quadrilles à étudier, les

promenades, les courses à cheval, remplissaient aussi quelques heures. On rentrait à la hâte pour dîner : après dîner il fallait encore penser à une nouvelle toilette pour aller prendre le thé. La nuit était presque aussi bien employée que le jour ; et miss Barry rentrait chez elle fatiguée, ennuyée, et souvent plus triste qu'elle n'en était sortie. C'est ainsi que la pauvre Alicia passait sa vie.

Alicia avait promis à sa mère de tenir un journal de ses occupations pendant son séjour à Brighton : chaque fois qu'elle allait y insérer la manière dont elle avait employé sa journée, elle versait des larmes. Quelle différence entre sa vie présente et celle qu'elle menait au château de Barry ! Comme alors ses plaisirs étaient purs ! Le luxe ne les avait point inventés, mais la nature les avait parés de tous ses charmes ; ils satisfaisaient le cœur sans fatiguer l'esprit. Le matin alors elle se levait avec l'espérance du bonheur, et le soir elle se couchait en remerciant le ciel de celui qu'il lui avait accordé.

Au château de Barry son bonheur était encore accru par celui qu'elle savait procurer. Elle n'allait point se promener pour fixer les regards, mais pour répandre des bienfaits : les pauvres qu'elle avait secourus, les malades qu'elle avait soulagés, les veuves et les orphelins qu'elle avait consolés, lui laissaient de plus doux souvenirs que les succès qu'elle obtenait dans le monde. Les soins qu'elle donnait au ménage, et les instants qu'elle consacrait à des études bien dirigées avaient aussi leur utilité et leur agrément. Mais à Brighton pas une occupation profitable ! Dans le monde il faut dépenser sa vie et non l'employer. C'était seulement par la portière du carrosse de lady Donnington qu'elle pouvait faire ses aumônes elle ne pouvait être secondée dans ce pieux devoir ni par sa femme de chambre, ni par son valet : la première ne comprenait pas le plus petit mot d'anglais, et ne devait d'ailleurs s'occuper que des toilettes de miss Barry, et le second aurait cru déroger à sa dignité en allant visiter la cabane du pauvre.

Plus Alicia réfléchissait sur les résultats de la vie dissipée qu'elle menait, plus elle était convaincue que les habitudes du monde sont incompatibles avec un vrai bonheur. Que sont en effet toutes les jouissances de l'amour propre et de la vanité, comparées à celles que le cœur éprouve lorsqu'il a soulagé la misère et consolé l'infortune ! Alicia s'affligeait d'autant plus de son changement d'existence, qu'elle craignait qu'il ne lui devînt funeste. L'influence de l'habitude est si souvent préjudiciable ! Après avoir passé tant de jours au sein d'une vie dissipée, comment s'accoutumerait-elle de

nouveau à la solitude des champs ? Après avoir si long-temps négligé ses devoirs, ne les oublierait-elle pas entièrement ?

Toutes ces tristes réflexions assiegeaient l'esprit d'Alicia, lorsqu'elle rentrait dans son appartement, après avoir passé la soirée au milieu d'un cercle nombreux, où elle n'avait trouvé que de l'ennui. Alicia n'avait plus d'amie ; elle sentait le vide de son cœur ; elle avait besoin d'aimer, et S. Lawrence désirait lui plaire.

Pour donner plus d'intérêt à leurs entretiens, lord S. Lawrence parla d'abord à miss Barry de lady Liliass, du chagrin de se séparer d'une amie. Alicia était surtout charmée lorsqu'il lui apportait des nouvelles de la famille Vavassour, c'était par lui seulement qu'elle en pouvait avoir. Une autre fois, il lui parlait de sa famille, du château de Barry ; il la questionnait sur la manière dont elle y vivait, écoutant ses réponses avec le plus grand intérêt, mais sans avoir l'air d'y mettre la moindre curiosité. S. Lawrence l'entretint ensuite de lui-même ; il lui parla de ses voyages, des erreurs de sa première jeunesse, de son retour à la raison, Ornant toujours sa conversation de descriptions pittoresques et de peintures romantiques, il savait l'intéresser et lui plaire. Alicia avait déjà de lui la meilleure opinion ; elle le plaignait, comme elle se plaignait elle-même, d'être placé dans un monde où'il ne pouvait mettre à profit ses nobles désirs, sa sensibilité exquise, ses belles résolutions, et où la vie était employée d'une manière si peu profitable et si peu convenable aux pratiques de la vertu..

L'intérêt qu'excite l'aveu d'un coupable est bien vif lorsque la jeunesse a pu causer ses erreurs ; et, quoique le repentir ne soit pas toujours sincère, il n'est jamais soupçonné de fausseté.

De toutes les manières de captiver, aucune n'est plus séduisante ni plus sûre. L'admiration causée par tant de sincérité, les expressions du sentiment employées pour peindre celui que l'on éprouva, la petite vanité d'avoir été choisie pour confidente, tout conspire contre nous. Que celle qui t'eut veiller sur son cœur se mette en garde contre de pareils aveux ; qu'elle évite l'intérêt que pourraient lui causer les aveux d'un coupable. Ce n'est pas pour s'humilier qu'on s'accuse dans de semblables circonstances.

Lord S. Lawrence avait su intéresser Alicia, sa conversation lui plaisait, elle aimait à le rencontrer ; elle écoutait avec plaisir les éloges qu'on lui donnait elle lisait les discours qu'il prononçait à la Chambre, approuvait les opinions qu'il y soutenait ; ses vertus excitaient aussi son admiration. Si quelquefois la douce sérénité de son visage était obscurcie par une

expression de morosité, c'était le souvenir de ses erreurs qui lui causait des regrets : un extérieur si gracieux ne pouvait pas cacher un cœur corrompu.

Dans quelques-unes de leurs promenades à cheval, pendant lesquelles lord S. Lawrence cherchait toujours à éloigner un peu Alicia des autres personnes avec qui elle était, afin de la faire causer plus librement, la religion devint le sujet de leur conversation ; et miss Barry, d'abord sur le ton de la plaisanterie, puis ensuite plus sérieusement, fit avouer à S. Lawrence que son éducation religieuse était un peu imparfaite. Le jeune lord exprima quelques-uns de ses doutes sur certaines vérités, et Alicia, sans trop réfléchir, chercha à les combattre par les instructions qu'elle même avait reçues de Rose Mac-Manus et de Henri.

L'homme qui était parvenu à ramener lady Donnington à des observances religieuses, qui avouait qu'une véritable piété peut seule nous conduire au bonheur et à la vertu, qui exprimait avec une sorte de naïveté le désir de mériter le nom de chrétien ; cet homme, dis-je, semblait à Alicia bien digne d'un effort, de complaisance de sa part. Le motif d'Alicia était d'ailleurs si pur, que bien loin de soupçonner chez S. Lawrence une autre intention que celle d'éclairer son esprit, elle consentit innocemment à entreprendre sa conversion, sans songer que cette intimité qui s'établissait entre eux pouvait lui devenir funeste, et que c'était cette intimité même que S. Lawrence voulait établir.

Lord S. Lawrence doutait encore du pouvoir qu'il avait obtenu sur le cœur d'Alicia ; et, désirant ardemment le captiver, il chercha à éloigner tous ceux qui jusqu'alors lui avaient adressé des hommages par une assiduité marquée auprès d'elle. Long-temps avant que miss Barry soupçonnât que cette assiduité pouvait être observée, chacun s'entretenait de leur liaison, cherchant à deviner si les intentions de S. Lawrence étaient pures où coupables, et s'il recherchait Alicia pour en faire sa femme ou sa maîtresse.

Cette question était quelquefois adressée à lady Donnington, qui avouait qu'elle ignorait entièrement quels étaient les projets de lord S. Lawrence et les espérances de la jeune miss ; ajoutant qu'elle n'avait pas l'habitude de se mêler des affaires d'autrui, et qu'elle laissait chacun agir selon son goût et ses principes.. « Si lord S. Lawrence, disait-elle encore, a l'intention d'épouser Alicia, il écrira à son père ; sinon, Alicia est trop sensée pour donner dans ses pièges. » Une telle réponse recevait bien des interprétations différentes : l'un disait qu'il paraissait que miss Barry avait assez d'empire sur elle même pour n'aimer que lorsqu'elle le jugerait à propos ; un autre

ajoutait que toute l'innocence d'Alicia n'était qu'un artifice ; un troisième, qu'elle avait trahi son amie Lilius en cherchant à lui enlever le cœur de lord S. Lawrence ; enfin tout le monde la blâmait.

Lady Donnington se garda bien d'avertir Alicia des bruits qui circulaient, et de l'engager à se mettre en garde contre les séductions de lord S. Lawrence. Elle ne désirait ni ne craignait que le jeune pair épousât miss Barry : rendre sa cour brillante, et faire désertir celle de la princesse polonaise, était sa seule idée ; le destin de sa *protégée* ne l'occupait point. Ainsi la pauvre Alicia se trouvait abandonnée sur un océan immense dont le calme trompeur était le précurseur de la tempête. Plusieurs hommes s'étaient épris de ses charmes, et avaient cherché à lui prouver leur amour par leurs tendres regards, ou par leurs discours passionnés ; mais la sévérité d'Alicia, la décence de son maintien, la réserve qu'elle gardait avec eux, ne leur avaient pas laissé la moindre espérance de toucher son cœur, ni donné prise aux discours des médians. Sa manière d'agir avec lord S. Lawrence changea l'opinion qu'on avait d'elle. Elle l'écoutait parce qu'elle ne soupçonnait pas son amour, et qu'elle croyait seulement à un sentiment amical de sa part, se croyant sûre de n'avoir pour lui qu'une semblable affection.

Jamais un mot de tendresse ne s'était mêlé à leurs entretiens, et jamais lord S. Lawrence n'avait adressé à miss Barry même un compliment. Leurs conversations étaient le plus souvent sérieuses, et se bornaient quelquefois aux observations que le monde leur fournissait. Alicia adoptait toujours les opinions de lord S. Lawrence, lorsque l'esprit, l'instruction et même l'expérience pouvaient résoudre les questions qu'ils traitaient mais, lorsqu'il s'agissait de morale, miss Barry reprenait le dessus, et malgré sa timidité naturelle, elle soutenait à son tour les opinions qui lui semblaient liées à des principes vertueux. Lord S. Lawrence l'admirait alors d'autant plus qu'elle était moins d'accord avec lui ; trop de condescendance aurait, dans cette circonstance, diminué le respect qu'il lui portait.

Lord S. Lawrence, pour flatter Alicia et lui prouver la confiance qu'il avait dans sa raison, lisait les livres qu'elle lui indiquait, en lui avouant naïvement qu'elle ne se croyait pas assez d'esprit pour entreprendre de le persuader ; mais qu'il trouverait dans les auteurs quelle lui citait, les arguments les plus solides pour soutenir l'opinion quelle avait avancée. Le jeune pair à son tour s'avouait convaincu ; il remerciait Alicia des avantages qu'il retirait de ses conseils, et c'était là où se bornaient ses flatteries.

Toutes ces discussions établirent entre eux une espèce de familiarité. Alicia ne voyait dans cette familiarité que la conséquence de ses relations fréquentes avec lord S. Lawrence, qui venait presque chaque matin rendre visite à lady Donnington, et qu'elle rencontrait tous les soirs dans les assemblées ; mais le jeune pair croyait y découvrir l'espérance d'une affection plus tendre.

La folie de mistress Barry vint interrompre cette liaison. Dans une lettre qu'elle écrivait à sa fille, elle lui disait que des journaux anglais apportés à Paris, et des lettres que mesdemoiselles Ponsomby avaient reçues de Brighton, lui apprenaient enfin que sa fille serait bientôt comtesse. Elle félicitait Alicia sur ce brillant mariage, lui avouant qu'il avait été l'objet des désirs secrets du colonel Barry et des siens ; que c'était la Providence qui veillait sur eux ; que toute la famille trouverait dans cette alliance une nouvelle source de bonheur, et que la faveur d'un tel beau-frère ramènerait Alfred dans ses foyers.

Alicia aurait ri de l'extravagance de sa mère, si elle n'avait pas prévu tout le chagrin que lui causerait un changement dans ses espérances : car elle n'était pas assez folle elle-même pour avoir jamais pensé que lord S. Lawrence pût un jour lui offrir sa main.

L'idée d'être citée dans les journaux occupa l'esprit d'Alicia, et lui donna l'envie de les lire ; elle alla chercher celui du jour qu'on venait d'apporter à lady Donnington. Quelle fatale curiosité ! Quel chagrin éprouva la pauvre miss lorsque ses yeux se portèrent sur cet article : « Sans doute les gens du monde et les artistes distingués apprendront avec le plus grand étonnement qu'un jeune gentilhomme, distingué par sa naissance et ses talents, est sur le point d'acheter, non pas cette peinture charmante qui représente Marcella, et qui est à vendre rue Christine, mais une belle copie de cet original, apportée depuis peu de temps d'une contrée voisine, et d'un fort mauvais maître. Tous les amateurs sont surpris d'un tel marché, sachant bien que l'original serait donné pour la moitié du prix offert pour l'acquisition de la nouvelle Marcella. »

Alicia, vivement affligée, sentit alors combien il est dangereux de s'élever dans une sphère supérieure à celle où l'on est né : les succès qu'on y peut obtenir excitent facilement la haine et l'envie ; et, privé de la considération que donne la naissance, on y devient la victime des plus affreuses calomnies. Alicia gémit aussi sur son inexpérience, qui l'avait empêchée de voir l'inconséquence de sa conduite. Pourtant elle se trouvait

encore heureuse au milieu de tant de chagrins, en pensant que cette accusation infâme n'arriverait pas jusqu'à lord S. Lawrence ; il était allé à Londres pour assister à l'ouverture de la chambre des pairs, et Alicia espérait qu'il serait trop occupé pour lire les feuilletons l'un journal. Miss Barry prit aussitôt la résolution d'éviter le jeune lord ; elle devait faire cesser ces assiduités qui avaient donné lieu à de si cruelles remarques, qui sans doute affligeraient S. Lawrence autant qu'elles l'affligeaient elle-même.

L'esprit d'Alicia était bouleversé ; elle voulait bien faire, et ne savait quel parti prendre. Pas une amie pour l'aider de ses conseils ; pas une personne à qui elle pût ouvrir son cœur. Lady Liliass n'était plus là, et lady Donnington avait toujours évité la moindre confiance de sa part : chaque fois qu'il était arrivé à Alicia de vouloir lui en faire, elle l'avait toujours refusé, en répétant cette maxime de l'égoïsme : « Mes secrets sont les miens, je ne veux ceux de personne ; je n'ai pas la moindre curiosité. »

Alicia aurait voulu trouver le moyen d'éviter quelques hommes dont les attentions la fatiguaient et l'humiliaient, et que leur liaison avec lady Donnington mettait à même d'être toujours à ses côtés ; mais qui n'avaient d'autre but que d'occuper leurs loisirs. Elle aurait voulu fuir aussi plusieurs femmes qu'elle voyait tous les jours chez milady, et dont elle recevait les plus cruelles insultes sous le masque de la plaisanterie. Un mot de lady Donnington aurait fait cesser les tourments de miss Barry ; mais elle répondait à ses plaintes par cette exclamation satirique : « Mon Dieu, miss Barry, il semblerait que vous fussiez fâchée d'être belle. »

Alicia maudissait en effet cette beauté dont le ciel l'avait douée ; elle la regardait comme la source de tous ses chagrins. Elle l'entourait d'admirateurs ; mais elle l'avait éloignée de sa famille, et ne lui avait pas fait un ami : ceux qu'elle avait conservés étaient au-delà des mers, ou dans les modestes chaumières qui entourent le château de Barry ; et ils aimaient celle qui soulageait leur misère ; ils admiraient la bonté de son cœur, sans avoir jamais remarqué les grâces de son visage.

La malheureuse Alicia ne vit d'autre moyen de mettre un terme à ses chagrins, qu'en sollicitant de sa mère la permission d'aller la retrouver en France. Animée de cette espérance, elle s'efforça de cacher sa peine à lady Donnington lorsqu'elle se rendit près d'elle.

Lady Donnington, tout occupée d'un nouveau projet, n'aperçut pas sur le visage d'Alicia les traces que le chagrin y avait laissées. Elle voulait quitter

Brighton et retourner à Londres, où elle désirait emmener Alicia. Elle fit part de ce projet à miss Barry, en lui disant que ce voyage entraînerait de nouvelles dépenses, et qu'il fallait écrire à mistress Barry, afin qu'elle envoyât quelques billets de banque.

Alicia profita de l'occasion qui lui était offerte pour tâcher de satisfaire le désir qu'elle avait de se séparer de lady Donnington. Elle dit à sa seigneurie que sa mère avait limité la somme qu'elle devait dépenser pendant son voyage, et qu'il lui serait pénible de mettre encore la générosité de ses parents à contribution pour se procurer de nouveaux plaisirs. Alicia remercia beaucoup lady Donnington pour toutes les preuves de bonté qu'elle lui donnait, et elle dit enfin qu'elle croyait que la raison et le devoir lui faisaient une obligation de résister à la tentation de faire le voyage de Londres avec milady, et qu'elle devait songer plutôt à aller retrouver sa mère.

Cette résistance irrita vivement lady Donnington ; mais elle sut se contraindre pour mieux arriver à son but : il fallait qu'Alicia servît encore ses projets, et qu'elle l'accompagnât à Londres, « Comment, s'écria-t-elle avec l'accent du sentiment, vous voulez m'abandonner lorsque votre présence est devenue un bonheur pour moi ! lorsqu'elle est l'existence de tous nos jeunes seigneurs ! Que vous êtes cruelle, miss Barry ! Que deviendra Harvey-Stapylton avec son Fénélon en main, ouvert à la page où il est question d'Eucharis ? Que deviendra lord S. Lawrence, avec son petit ruban à la Marcella, qui lui sert de chaîne de montre ? »

La rougeur qui dans ce moment couvrit les joues de miss Barry, ne fut pas causée par un sentiment de vanité, comme l'interpréta milady, mais par un mouvement d'indignation qu'avait excité le souvenir de ce fatal journal. C'était la première fois que lady Donnington lui parlait de l'amour de lord S. Lawrence ; jusqu'à ce moment milady avait eu l'air de se croire l'objet de ses soins, pour éloigner les soupçons d'Alicia.

Miss Barry, agitée et tremblante, répondit à lady Donnington qu'elle devait se rappeler qu'elle-même lui avait dit que toutes les attentions de lord S. Lawrence n'avaient d'autre but que de prouver à milady combien il était flatté d'être son ami. « Je sais bien, ajouta la jeune miss, que quelques personnes me croient assez folle pour penser autrement ; mais je veux, le plus tôt possible, faire cesser leur erreur. Jusqu'à ce jour je n'avais pu comprendre beaucoup de choses qui m'avaient été adressées ; mais

aujourd'hui je sais quels soupçons injurieux planent sur moi : il faut que je vous quitte, milady ; il faut que je retourne près de ma mère. »

Alicia était sur le point de montrer à milady le funeste papier, mais l'air froid et affecté qu'elle remarqua chez elle fit changer sa résolution.

« Si vous êtes fatiguée de vivre avec moi, dit alors lady Donnington, si ma présence vous ennuie, je suis loin de penser comme vous, et je veux laisser votre mère décider la question. Je lui écrirai pour lui faire part de votre résolution ; et, d'après sa réponse, j'aurai le plaisir de vous emmener avec moi à Londres, ou la douleur de vous voir partir pour Paris. Mais laissons ce sujet, ajouta milady ; mettez-vous au piano, et chantez-moi quelque chose pendant que je vais me reposer sur ce sofa, en attendant les visites du soir. »

Lady Donnington recevait presque tous les jours ; mais ces soirées étaient sans aucune étiquette : quelquefois elles étaient remplies seulement par la conversation ; d'autres fois on y jouait des charades, on y dansait, ou bien on faisait de la musique.

Alicia, certaine que lady Donnington s'endormirait en l'écoutant, ou que même elle ne l'écouterait pas du tout, se mit à chanter la jolie ballade d'Isabelle, si répandue alors en Angleterre : elle la chantait avec cette expression que l'on donne à un morceau qui plaît, lorsqu'on croit être seule. Elle avait souvent chanté cette ballade dans sa langué primitive, lorsque Henri lui donnait des leçons d'espagnol. Ce souvenir remplit son cœur, ses larmes coulèrent en abondance ; sa voix ne faisait plus entendre que des accents entrecoupés ; elle s'éteignit tout-à-fait, et le son produit par quelques touches de piano qu'elle frappait au hasard se faisait seul entendre : entièrement absorbée par ses pensées, elle resta immobile, les yeux fixés sur le cahier qui était devant elle.

Ce genre de musique mélancolique, ces sons échappés au hasard et par intervalles, ont plus d'empire sur les sens que les morceaux les plus brillants, lorsqu'on est préparé à les entendre. Qui n'a pas senti la douce impression causée par les sons du cor, ou par les accents d'une voix champêtre, lorsqu'ils viennent frapper notre oreille au milieu d'une promenade silencieuse et solitaire ? Le plus brillant concert produisit-il jamais des sensations aussi vives !

Lord S. Lawrence entra dans l'appartement au moment où Alicia commençait sa ballade. Soit par un sentiment semblable, la douceur et la mélodie de la voix d'Alicia, ou bien par l'expression touchante qu'elle

donnait aux jolies paroles qu'elle chantait, le cœur du jeune lord fut vivement ému. « Ah ! de grâce, continuez, miss Barry, s'écria-t-il, vous me ravissez ! » L'idée d'avoir été entendue, l'arrivée inopinée de lord S. Lawrence, causèrent à Alicia la plus vive agitation ; et la crainte que son trouble ne fût aperçu augmentait encore son embarras. Cette émotion n'échappa pas, en effet, à lord S. Lawrence, il en éprouva un secret plaisir. Si les yeux de miss Barry se fussent levés sur lui en ce moment, elle aurait lu dans ses regards une espèce de triomphe. Lord S. Lawrence s'éloigna d'Alicia pour aller s'informer de la santé de lady Donnington, qui, comme Alicia l'avait prévu, s'était endormie lorsqu'elle s'était mise au piano.

Lady Charles Everleigh, qui arriva presque aussitôt, fut suivie elle-même par plusieurs autres personnes qui venaient passer leur soirée avec lady Donnington. Milady pria Alicia d'aller préparer le thé, et miss Barry se hâta d'obéir.

— Je crois, milady, que ce soir votre assemblée sera nombreuse, dit lady Charles. Je suis venue vous rendre une petite visite pendant que Caroline est à faire sa toilette pour aller chez lady Forlyth, et je ne pensais pas vous trouver si bien entourée : tout le monde croit lord S. Lawrence à Londres. En vérité, milord, ajouta-t-elle d'un ton presque de mauvaise humeur, vous êtes l'exemple de la chambre ; jamais homme ne fut plus exact que vous. Sans doute les assemblées sont ajournées, car sans cela nous n'aurions pas eu le bonheur de vous revoir si tôt.

— « De grâce, épargnez-moi, madame, répondit le jeune pair avec une espèce d'embarras. J'avoue que je suis coupable ; mais aussi pourquoi Brighton a-t-il tant de charmes ?

— Il est vrai que c'est un délicieux séjour ; cependant je crois que vous avez l'intention de le quitter quand vos connaissances intimes l'auront elles-mêmes abandonné. Sans doute vous partirez pour Londres aussitôt que lady Donnington ?

— Sans doute, répondit le jeune comte avec son assurance ordinaire.

— On dit qu'à votre retour à Londres vous donnerez les fêtes les plus brillantes.

— Les plus brillantes, répéta lord Lawrence.

— On croyait d'abord que vous commenceriez par un concert ; mais aujourd'hui on dit que ce sera par un bal.

— Par un bal, répondit d'un ton satirique le fidèle écho.

— Mais vous êtes si bon, ajouta lady Charles en jetant sur Alicia un regard significatif, que vous chercherez à faire briller les personnes que vous affectionnez ; et si certaine jeune lady chante mieux qu'elle ne danse, nous aurons un concert. »

L'écho fut silencieux. Lady Donnington souriait avec malice.

« Sans doute, dit encore lady Charles, vous prierez quelque femme de faire les honneurs de votre maison ? »

— Cela ne peut être autrement ; répondit lord S. Lawrence en portant ses regards vers le sofa.

— Et ce sera lady Donnington ?

— J'ose l'espérer, dit le jeune lord, en faisant une profonde inclination à milady, qui lui donna sa main en signe de consentement. Lord S. Lawrence se trouva ainsi engagé pour une chose à laquelle il n'avait jamais songé.

— Mais comment agirez-vous avec la princesse polonaise ? dit avec aigreur lady Charles. Comme lady Donnington n'est pas bien avec elle, ce cas sera, ce me semble, fort embarrassant. Vous feriez bien, my lord, de vous marier, et d'éviter ainsi les querelles que votre préférence pourrait vous causer.

— De semblables querelles seraient le comble de ma gloire, répondit lord S. Lawrence d'un air railleur, mais au fond fatigué de sa contenance étudiée, et craignant qu'Alicia ne comprît le véritable sens des discours de lady Charles. »

Cette dernière, après avoir passé en revue une partie de ses connaissances, se rendit à la table de thé, et demanda à Alicia si elle avait quelquefois assisté aux réunions de lady Baskerville. Miss Barry répondit seulement, non.

« Il me semblait que vous deviez avoir fréquenté sa maison ; car vous avez tout-à-fait la même manière de prendre le thé que ses filles ; vous vous penchez également sur votre tasse, et vous soufflez dessus avec autant de grâce qu'elles le faisaient elles-mêmes. Quelles jolies réunions que celles-là, lady Donnington ! vous les rappelez-vous ? On n'y rencontrait que des ducs et des comtes. Lord S. Lawrence, ces parties eussent été dignes de vous. Qu'en pensez-vous, miss Barry ? »

Alicia, ne sachant que répondre à cette bizarre interpellation, fit seulement un signe de tête pour prouver qu'elle avait entendu.

— « Chère milady, ajouta lady Charles avec un accent courroucé, voudriez vous bien me dire combien de mots votre jeune compagne doit

prononcer dans une journée. En l'entendant chanter nous avons pu juger qu'elle avait la puissance d'articuler des sons, et que ces sons même étaient fort touchants ; mais depuis que j'ai le plaisir de la connaître, je n'ai pas eu encore le bonheur de lui entendre placer deux mots dans la conversation. »

Alicia, qui dans ce moment préparait le thé, rougit et sourit en même temps, ne sachant si c'est louer ou blâmer une femme que de lui reprocher d'être trop silencieuse. Lady Charles, l'examinant de la tête aux pieds, de l'air le plus insolent, dit d'un ton presque ironique : « Elle est charmante, en vérité. — Assurément, répondit un jeune homme, qui dans ce moment s'approchait de la table à thé. »

Alicia s'empressa de s'occuper de lui pour se tirer de la situation pénible dans laquelle elle se trouvait. Les railleries amères de lady Charles lui avaient rappelé le terrible paragraphe du matin, et lui causaient une agitation extrême. Elle parla à ce jeune homme sans savoir ce qu'elle lui disait, et n'entendit pas le moins du monde ce qu'il lui répondit. Lord S. Lawrence vit son trouble, et se hâta d'engager une conversation avec lady Charles pour faire cesser ses sarcasmes outrageants.

« Vous étiez donc assez bonne, madame, dit alors le jeune pair en s'adressant à lady Charles, pour me dire que j'aurais été digne d'être admis chez lady Baskerville : que vous êtes gracieuse, lady Charles ! mais malheureusement je n'ai pu jouir d'une telle faveur, car mesdemoiselles Baskerville étaient mariées, et leur mère était morte avant que je quittasse le collège. Vous les eussiez aimées aussi ces réunions, mon cher Trevor, continua S. Lawrence en s'adressant au jeune homme qui causait avec Alicia, sans doute dans l'intention de troubler leur tête-à-tête ; elles n'avaient point l'étiquette de nos cercles de Londres, où, sous prétexte d'aller passer une soirée agréable, on s'ennuie à la mort. Sur le rapport qu'en faisait mon grand-père, rien de plus charmant que les habitudes de la maison Baskerville. Cette famille habitait à l'une des extrémités de Londres ; un parc immense entourait le bâtiment, et avant de s'enfermer dans le salon les personnes qui se réunissaient chez lady Baskerville se promenaient dans ses superbes jardins, et trouvaient le thé servi sous un bosquet charmant. N'est-ce pas cela, lady Charles ?

— Vous oubliez seulement les limonades et les sorbets qui se trouvaient sous un autre berceau.

Lord S. Lawrence remercia lady Charles de la note qu'elle avait bien voulu ajouter à son récit. « Après avoir servi le thé, continua-t-il, miss

Baskerville parlaient, jouaient, dansaient avec les jeunes gens qui faisaient partie de ces assemblées, comme le font de jeunes filles avec leurs frères : enfin cette maison avait tant d'attraits ; qu'un jeune homme qui y avait été admis une fois ne la quittait plus. »

« C'était un enchantement ! s'écria lady Donnington en riant aux éclats. Pardonnez-moi, lord S. Lawrence, la gaîté que me cause votre charmante peinture : elle est d'une vérité ! car je les ai connues aussi ces réunions, et je sais qu'elles étaient délicieuses. On avait conservé dans cette maison des mœurs patriarcales : on dînait à midi, et les soirées commençaient à cinq heures. Je me rappelle que j'y allais ordinairement en revenant de ma promenade du matin, et d'autres personnes allaient y attendre l'heure de l'opéra. Vous rappelez-vous, lady Charles, quel bruit faisaient les énormes souliers de cuir de madame Rivershill lorsqu'elle valsait ? et sir Georges Thoresby arrivant au cercle avec son ombrelle. Quel terrible amour il avait pour son ombrelle, sir Georges. Nous le rencontrions quelquefois allant au wauxhall par une pluie très-abondante, et se couvrant seulement de son ombrelle. Assurément tous ces souvenirs sont charmants. »

« Charmants, en vérité, répéta lady Charles. Je me rappelle encore, ajouta cette dernière, que sir Georges avait un neveu qu'il aimait presque autant que son ombrelle. Vraiment je vous plains, S. Lawrence, de n'avoir pas connu les assemblées de lady Baskerville, ce genre vous aurait plu. Mais je pense qu'on pourrait les remettre à la mode.

— Sans doute, répondit lady Donnington ; surtout les mères qui ont des filles à marier, car mesdemoiselles Baskerville ont fini merveilleusement.

Lady Charles Everleigh, se rappelant que la toilette de sa fille devait être finie, quitta promptement le salon, et mit fin à cette bizarre conversation, pendant laquelle sur Edgar Trevor, assis près d'Alicia à la table de thé, lui avait tenu les plus insipides propos.

On rit beaucoup de tout le verbiage de lady Charles : elle insultait tout le monde, n'amusa personne ; mais on la recevait parce que c'était un de ces êtres qu'on fait jaser quand on a rien à dire. A peine avait-elle fermé la porte, qu'on passait toutes ses sottises en revue : le jeune Trevor surtout ne la ménageait pas. Alicia ne put s'empêcher de dire qu'elle était à plaindre d'avoir un esprit si méchant, et que, loin de provoquer ses méchancetés et d'en rire, on devrait plutôt s'efforcer de l'empêcher d'en dire.

« Il serait heureux, miss Barry, répondit lord S. Lawrence, si tous les hommes pouvaient se modeler sur vous, et prendre vos maximes pour

principes : la société y gagnerait certainement beaucoup. Il faut espérer, continua-t-il, que la leçon que vous venez de donner à ce jeune homme lui sera profitable : il est heureux de vous inspirer assez d'intérêt pour que vous vouliez vous charger de le corriger. »

Alicia ne répondit point. Chaque parole que lui adressait le jeune lord l'agitait. Elle avait toujours présent à l'esprit cet article du journal ; elle craignait qu'il ne devinât qu'elle l'avait lu ; elle craignait qu'il ne l'eût vu lui-même, et craignait surtout qu'il ne se flattât de l'espoir d'avoir su toucher son cœur.

Sir Edgar était dans ce moment près de lady Donnington à l'amuser par ses propos joyeux, et lord S. Lawrence avait pris sa place auprès de miss Barry. Pendant qu'il lui parlait Alicia était tremblante : le jeune pair s'en aperçut : mais il n'en fut pas étonné, ayant lu le matin l'article qui les concernait.

S. Lawrence parla à miss Barry de sa famille : il lui dit que son père était resté veuf de bonne heure ; qu'il tenait un rang honorable dans la diplomatie ; que sa santé l'avait retenu long-temps dans les pays étrangers ; et que, n'ayant pas de parents à qui il pût confier son fils, il l'avait de bonne heure abandonné à lui-même. S. Lawrence alors ajouta que, maître de lui, et n'ayant pas d'affections qui le retinssent en Angleterre, il avait passé presque toute sa jeunesse en France et en Italie. Pendant cet entretien, le jeune pair avait toute l'expression du sentiment. La douce émotion qu'il éprouvait gagna bientôt Alicia : l'intérêt que lui inspirait la situation dans laquelle S. Lawrence s'était trouvé endormit ses craintes : « Sans doute, lui dit-elle avec l'accent le plus aimable, vous formâtes dans les pays étrangers des liaisons qui remplacèrent pour vous les affections de famille ?

— « Il est trop vrai, répondit S. Lawrence : mais ces liaisons ne font pas le bonheur ; elles laissent souvent dans l'esprit de bien tristes souvenirs. »

Le jeune lord, remarquant l'impression que ces dernières paroles avaient produite sur Alicia, craignit qu'elle n'en eût compris le sens, et il se hâta d'ajouter d'un air plus gai :

« J'avoue que ma jeunesse fut bien mal employée ; j'ai souvent négligé mes devoirs pour satisfaire mes plaisirs. N'ai-je pas aujourd'hui même reçu une leçon sévère de lady Charles ? Elle parle rarement sensément, mais pourtant sa remarque était juste : je suis blâmable d'être à Brighton ; ma raison aurait dû me retenir à Londres pendant les assemblées du parlement. Je n'ai malheureusement pas assez d'empire sur moi même, et je crains de

n'avoir pas la force de me corriger, à moins qu'une femme charmante ne daigne venir à mon secours. »

Dans ce moment embarrassant, un de ceux qui étaient près de lady Donnington, ayant bien remarqué le tête-à-tête de S. Lawrence et d'Alicia, et croyant leur avoir laissé tout le temps de se dire les plus tendres choses, s'approcha d'eux, et dit que, s'il y avait encore du thé dans la théière, il en réclamait une tasse, et que, dans le cas contraire ; il était inutile de rester près de la table. Chacun rit de sa remarque : Alicia s'empessa de servir du thé, et la conversation devint générale.

Parmi les dernières personnes annoncées était lord Lewis Rivers, qui, revenant de France, en avait rapporté toute l'élégance et la fatuité de ce qu'on appelle à Paris un petit-maître. N'ayant point encore vu miss Barry, il fut frappé de sa beauté, et l'examina avec toute l'insolence d'un homme de *bon ton*. Alicia, blessée de ce qu'elle regardait comme une impolitesse, s'éloigna de lord Rivers, et conçut de lui la plus mauvaise opinion.

« Eh bien, mon cher S. Lawrence, demanda-t-il au jeune pair, que devient votre amie la princesse polonaise ? Est-il vrai, milady, continua-t-il en s'adressant à lady Donnington, que vous soyez en querelle avec elle ? Ce ne serait pas généreux de votre part ; vous seriez trop sûre de la victoire. Il ne peut, en vérité, exister aucune rivalité entre vous : tous les agrémens, toutes les grâces, tous les talens seraient d'un côté. Il est vrai cependant que la princesse a le plus séduisant langage. Vous rappelez-vous, lady Donnington, le jour que nous la rencontrâmes à Knowle, combien elle nous amusa ? Oh ! les petites fleurs savazes, s'écria-t-elle en voyant des anémones. La petite femme, elle demande la charité, disait-elle une autre fois, en entendant sa chatte qui frappait à la porte. Tout cela est vraiment charmant. J'espère, lord S. Lawrence, que vous n'irez pas prendre des leçons d'anglais de son altesse, avant de prononcer votre fameux discours à la Chambre.

— « Je ne chercherai pas à imiter son langage, répondit le jeune pair ; mais je prendrais volontiers ses principes pour modèle. »

Lady Donnington, qui dans ce moment riait aux éclats, demanda pardon à lord S. Lawrence de sa gaité, l'assurant qu'elle ne s'amusait point aux dépens de sa meilleure amie, et qu'elle riait dans cet instant de quelques plaisanteries que lui faisait sir Edgar.

— « C'est sans doute pour me reprocher de l'avoir abandonnée, répondit le jeune pair, que vous lui donnez le titre de ma meilleure amie. Me voilà

sous le poids d'une nouvelle accusation.... Ne daignerez-vous pas prendre ma défense, miss Barry ?

— « Non pas quand il s'agira d'inconstance, dit Alicia en s'éloignant de lui.

— « Vous n'avez plus qu'à vous pendre, mon cher lord S. Lawrence, dit à son tour lord Rivers ; mais avant veuillez me présenter à miss Barry : je brûle du désir de lui offrir mes hommages.

— « Miss Barry est beaucoup trop sévère, continua lord S. Lawrence ; car c'est seulement depuis qu'elle est à Brighton que j'ai quitté la princesse, et peut être est-elle plus coupable que moi de la faute qu'elle me reproche. »

Alicia répondit alors avec une espèce de froideur, qu'elle ne voyait pas pourquoi, lorsqu'on formait une nouvelle connaissance, il fallait en abandonner une autre.

— « Il est inutile d'entreprendre sa défense quand on n'a pas de preuves de son innocence, dit lord S. Lawrence ; et j'attendrai pour me justifier des circonstances plus favorables.

— « Non, non, il faut un discours, dit sir Edgar ; un discours, milord, un discours.

— « Je vote pour le discours, ajouta lord Rivers, très-content de lui-même et croyant avoir mis lord S. Lawrence dans l'embarras. Si ce discours, est aussi pathétique que celui que milord a prononcé à la Chambre, pour prouver combien, la traite des nègres était infâme, nous devons tous redouter les émotions trop violentes, et préparer nos mouchoirs.

— « Des mouchoirs pour essuyer nos pleurs, s'écria le jeune Trevor ; mais ce n'est pas assez : je vais vider les vases de lady Donnington, car je me sens déjà attendrir, et je verserai des flots de larmes. »

Chacun riait des folies de sir Edgar ; Alicia elle-même s'amusa beaucoup de l'empressement joyeux avec lequel il versait les parfums que contenaient les flacons de lady Donnington, sous prétexte de fortifier les nerfs de ces dames, et d'éviter les accidens fâcheux que pourrait occasioner la touchante éloquence de lord S. Lawrence. Milady voulait se fâcher ; elle le menaçait de le chasser, mais rien ne pouvait arrêter sa gaîté ; et, après avoir vidé les flacons de fleur d'oranger, d'eau de Cologne et d'essences de toutes espèces, il renversa avec le même empressement ce que contenaient les vases qui étaient sur la cheminée. Une foule de billets, de lettres, de cartes, en sortirent : chacun s'empara de quelques papiers, menaçant lady Donnington de dévoiler ses secrets.

Lord S. Lawrence profita de ce moment de trouble pour rejoindre Alicia : il voulait se justifier de l'inconstance dont on l'avait accusé. Il lui parla de tout le respect et de l'affection même qu'il portait à la princesse polonaise ; Il dit ensuite à miss Barry que le motif qui l'avait éloigné de la princesse était connu de tout le monde, et qu'Alicia elle-même ne pouvait l'ignorer : « J'espère, ajouta-t-il alors, que vous me pardonnerez un jour cette inconstance que vous me reprochez aujourd'hui. » Alicia intimidée-baissa les yeux, et sa vive rongeur fit espérer à lord S. Lawrence qu'elle l'avait compris.

« C'est peut-être son caractère difficile et désagréable, dit Alicia en voulant cacher son embarras, qui vous a éloigné de la princesse. »

Lord S. Lawrence se hâta de justifier son amie ; il parla avec tant de chaleur de ses vertus, de sa bonté et de son amabilité, qu'Alicia fut bientôt convaincue qu'on l'avait trompée sur le compte de la princesse, et que lady Lilius l'avait bien jugée.

« Je vous assure que rien n'est plus noble que son caractère, dit sir Edgar avec affectation, répétant les dernières paroles qu'il avait entendu lord S. Lawrence prononcer. Qui donc, milord, défendez-vous avec tant de chaleur ? C'est bien mal à vous d'avoir profité du moment où nous examinions les merveilles que contenaient les vases de lady Donnington, pour prononcer votre discours seulement à miss Barry, et de nous avoir privés ainsi du plaisir de l'entendre. Je suis plus prodigue de mes faveurs que vous de vos belles paroles. Veuillez, miss Alicia, accepter ces débris d'éventail, et vous, milord, ce papier avec le timbre de France : c'est sans doute quelque relation d'un terrible voyage. »

Après qu'on eut ramassé tout ce que contenaient les vases, et que le bon ordre fut rétabli, lady Donnington, pour occuper les personnes qui étaient réunies chez elle, proposa de jouer des petits jeux ; alors chacun se rangea près d'elle, et lord S. Lawrence, en passant près d'Alicia, lui remit un papier, en lui disant à voix basse : « Je crois, miss Barry, que c'est votre propriété. »

Alicia reconnut en effet l'écriture de sa mère, et pensant que c'était une de ses lettres, elle la mit dans son sac. Se rappelant aussitôt que sa mère, dans sa dernière lettre, lui parlait de lord S. Lawrence, elle fut d'abord vivement alarmée ; mais, réfléchissant qu'un homme bien né ne peut se permettre de lire une lettre qui ne lui est point adressée sans le consentement de celle à qui elle appartient, elle pensa que le jeune pair

avait des sentiments trop nobles pour avoir profité de l'indiscrétion de sir Edgar, et qu'il n'avait pas sans doute cherché à découvrir les secrets qui pouvaient exister entre elle et sa mère.

Rassurée par cette conviction, et reconnaissante de l'attention délicate de lord S. Lawrence, elle alla rejoindre elle-même les personnes qui étaient près de lady Donnington. Les petits jeux commencèrent, et le reste de la soirée fut employé à cet ennuyeux plaisir.

Lorsque chacun se fut retiré, Alicia, plus triste qu'elle ne l'avait jamais été, se hâta de gagner son appartement : elle était mécontente de lady Donnington, fâchée d'avoir remarqué que toutes les prévenances de lord S. Lawrence n'étaient pas pour milady, et incertaine de la conduite qu'elle devait tenir avec tous les deux.

Pendant les premiers jours que lord S. Lawrence avait paru s'occuper d'Alicia, elle avait pensé qu'il n'était attiré près d'elle que par le charme de la nouveauté, ou seulement par le désir de satisfaire sa vanité par l'espoir d'une nouvelle conquête. Mais aujourd'hui elle ne pouvait plus penser ainsi : les attentions qu'il avait pour elle étaient trop délicates pour qu'elles ne fussent pas l'indice d'un sentiment réel, et cette pensée faisait battre le cœur de miss Barry sans lui causer de plaisir. Si les soins de lord S. Lawrence n'eussent été que le résultat d'une admiration passagère ou d'une vanité coupable, il se fût occupé d'elle aussitôt son arrivée chez lady Donnington ; il l'eût flattée, entourée d'hommages : mais il avait agi bien différemment ; il l'avait d'abord seulement observée, et ce n'était qu'après avoir pu la juger et la connaître qu'il l'avait recherchée. Alicia, ne pouvait en douter, lord S. Lawrence éprouvait pour elle une affection sincère, lord S. Lawrence l'aimait. Alicia, après avoir cherché à lire dans le cœur du jeune pair, interrogea le sien : elle le trouva paisible ; S. Lawrence n'y avait pas pénétré. Alicia connaissait le désir extrême que ses parents avaient de la voir s'unir à lui ; elle savait aussi que le devoir des enfants est de se soumettre aux volontés de ceux à qui ils doivent la vie ; elle savait encore quelle considération donnent le rang, les titres et les richesses. Elle sentait alors quels sacrifices lord S. Lawrence ferait pour elle s'il lui offrait sa main ; elle voyait aussi tous les avantages qui résulteraient d'une semblable alliance. Elle convint avec elle-même que le jeune pair l'intéressait ; qu'elle le trouvait mieux que tous les hommes qu'elle avait vus jusqu'alors en Angleterre ; que tout ce qu'on lui avait dit d'abord de désavantageux sur son compte avait été démenti par ce qu'on lui en avait dit depuis. Pourquoi

donc éprouvait-elle un sentiment pénible lorsque l'idée d'un mariage contracté avec lord S. Lawrence se présentait à son esprit ? Elle cherchait à en deviner la cause, ce Sans doute, se disait-elle, c'est parce que je ne l'ai pas connu assez long-temps pour être certaine qu'il est ce qu'il paraît être. Si j'étais aussi sûre de ses vertus que de celles de Henri... » Elle n'osait établir la comparaison, et s'efforçait de se persuader que cette incertitude sur le véritable caractère de lord S. Lawrence était le seul motif du trouble de son âme.

Alicia connaissait Henri depuis son enfance ; elle l'avait vu dans toutes les situations de sa vie : chaque jour, à toute heure, il était toujours le même ; tous les témoignages de ceux qui avaient vécu près de lui étaient en sa faveur. Au contraire, elle n'avait vu lord S. Lawrence que dans le monde, au milieu des cercles ; et ce n'est pas là qu'il faut étudier le caractère, il s'y couvre souvent d'un masque bien trompeur. Elle n'était pas à même de prendre la moindre information de ceux qui l'entouraient ; les personnes qu'elle pourrait interroger dans le monde ne le voyaient peut-être pas tel qu'il était ; le sort de lord S. Lawrence pouvait exciter leur envie, et aveugler leur jugement. Comment alors, se disait Alicia, enchaîner son existence à un homme dont la vertu et la morale ne nous sont pas connues, et dont le cœur l'est à peine ? Alicia se rappelait alors péniblement ce que lui avait dit sa mère : ce Mon Alicia, accepte la main de lord S. Lawrence, s'il daigne te l'offrir ; ce sont les vœux ardents de ta mère, et c'est elle qui t'en conjure. »

Alicia, se rappelant la lettre que le jeune pair lui avait si prudemment remise, voulut savoir ce qu'elle contenait. Quel fut son étonnement ! c'était bien une lettre de sa mère, mais qu'on ne lui avait pas communiquée. Mistress Barry priait lady Donnington de vouloir bien se charger encore d'Alicia pendant quelques mois ; mais, voulant que sa fille ignorât le désir qu'elle avait de la laisser en Angleterre, mistress Barry disait qu'elle espérait que lady Donnington serait assez bonne pour faire elle-même cette proposition à Alicia, sans lui faire soupçonner que c'était l'intention de sa mère. Cette lettre était remplie des éloges les plus pompeux sur le compte de miss Barry. Mistress Barry peignait d'avance à lady Donnington l'effet qu'Alicia produirait dans les bals de Londres, et elle assurait milady qu'elle se féliciterait d'avoir consenti à se charger d'elle. Elle disait encore qu'elle joignait à sa lettre plusieurs billets de banque pour subvenir aux nouvelles dépenses que ce voyage occasionnerait.

Cette découverte affligea vivement Alicia ; elle changeait entièrement sa situation par rapport à lady Donnington : ce n'était plus que pour rendre service à sa mère que milady avait consenti à l'emmener à Londres ; elle pouvait prendre avec Alicia le ton d'une personne qui oblige ; cette pensée l'humiliait. Alicia perdait aussi toute espérance d'aller rejoindre sa mère en France ; il fallait qu'elle restât dans un monde qu'elle détestait. Combien cette fatale découverte fit verser de larmes à la pauvre miss Barry ! Mais c'était sa mère qui causait ses chagrins. Elle pleura sans se plaindre, et ne murmura point contre ses volontés, seulement elle maudit sa beauté ? ce Ah ! Flora, s'écria-t-elle, que tu connaissais peu Ce que tu désirais, lorsque tu enviais les charmes que la nature m'a donnés ; ils ne m'ont causé que du chagrin ; ils m'ont séparée de tout ce que j'aimais.

Alicia n'avait même pas la consolation de pouvoir confier ses peines. Parmi les personnes qui l'entouraient, lord S. Lawrence semblait seul s'intéresser à elle, et lord S. Lawrence, moins qu'aucun autre, devait connaître l'état de son cœur. Elle ne pouvait non plus ouvrir son âme à Flora ; il aurait fallu dévoiler les torts de sa mère, et cette pensée seule effrayait Alicia. Ce n'était pas lady Donnington qui prendrait part à ses chagrins ; elle n'avait jamais partagé ceux de personne.

Alicia reçut une réponse à la lettre qu'elle avait écrite à sa mère pour lui demander la permission d'aller la rejoindre en France : comme elle s'y attendait, cette permission était refusée par mistress Barry. Cette lettre, comme toutes les autres, était remplie de mille extravagances.

Mistress Barry, par de fortes raisons, avait été contrainte de quitter Paris ; elle était allée retrouver Flora en Normandie, et lui avait fait part de l'espérance qu'elle avait conçue de voir bientôt Alicia unie à lord S. Lawrence : Flora écrivait aussi à sa sœur pour la complimenter.

L'imagination de Flora était exaltée par les romans qu'on lui avait laissé lire dans la maison qu'elle habitait depuis qu'elle était en France, et la longue épître qu'elle adressait à sa sœur se ressentait un peu de cette funeste influence. Elle la félicitait de la manière la plus emphatique sur le destin fortuné que le ciel semblait lui avoir réservé ; elle parlait avec enthousiasme de l'amour extrême que lord S. Lawrence prouvait à sa sœur, en sacrifiant pour elle les richesses et les honneurs auxquels il aurait pu prétendre en formant une autre alliance. Flora disait encore à Alicia que tant d'amour et tant de générosité étaient pour elle l'assurance d'une félicité incomparable ; et elle ajoutait qu'un cœur comme celui de lord S. Lawrence était seul digne

de posséder celui de sa sœur bien-aimée. Elle lui offrait encore le tableau des honneurs et des hommages dont elle serait entourée au milieu d'un monde dont elle ferait l'ornement ; enfin elle lui traçait l'image d'un bonheur parfait.

Alicia ne vit dans la chaleur avec laquelle Flora s'exprimait, que l'extrême désir que sa sœur avait de la savoir heureuse. Flora, quoique plus jeune qu'Alicia, avait cependant une espèce d'ascendant sur l'esprit de sa sœur. Alicia regardait la force de caractère de Flora comme la preuve d'un raisonnement solide. Miss Barry, douce, modeste, bonne, et se défiant toujours d'elle-même, avait pris l'habitude de former ses jugements sur ceux de sa sœur ; et, dans cette circonstance encore, elle trouvait que Flora avait plus de raison qu'elle. Cette lettre produisit plus d'effet sur Alicia que tout ce qu'elle avait pu se dire elle-même, et elle la persuada qu'elle devait se trouver heureuse si lord S. Lawrence la choisissait pour lui faire partager sa brillante destinée.

Peu de jours après, lady Donnington dit à miss Barry qu'elle avait enfin reçu la réponse de sa mère, et qu'il était décidé qu'Alicia ferait avec elle le voyage de Londres. Miss Barry s'efforça de prononcer quelques mots de remerciements à milady pour cette nouvelle preuve de bonté. Ce voyage était loin de lui plaire, mais Alicia ne pensait pas moins qu'elle devait en avoir quelque obligation à lady Donnington, puisqu'elle croyait que c'était seulement pour obliger sa mère que milady avait consenti à l'emmener avec elle à Londres.

Lady Donnington annonça à miss Barry qu'elles partiraient sous peu de jours. Elle savait qu'une grande question qui devait être discutée à la Chambre, rappellerait lord S. Lawrence à Londres, et elle ne voulait pas avoir l'air de le suivre ; elle préférait que ce fût lui qui les suivît.

Les préparatifs de voyage étaient faciles à faire pour miss Barry : elle n'avait pas d'amis à qui elle dût faire des adieux, et lady Donnington avait assez de valets et de femmes de chambre pour qu'ils s'occupassent de l'embaras des caisses et des cartons. Lady Donnington et miss Barry quittaient Brighton sans le moindre regret. Ce sentiment d'indifférence affectait Alicia ; elle aurait préféré les chagrins d'une séparation à la certitude de n'avoir pas auprès d'elle une personne qui l'intéressât. L'égoïsme était si naturel à lady Donnington, qu'un départ ne lui avait jamais causé le moindre chagrin, surtout quand il s'agissait d'aller retrouver de nouveaux plaisirs.

Lord S. Lawrence resta peu de temps à Brighton, après le départ de ces dames : Alicia l'avait quitté, il ne pouvait plus s'y plaire.

Vers le milieu de mars, Alicia Barry, assise près de lady Donnington dans une chaise de poste qui fuyait avec la rapidité du vent, pensait que l'absence de son père avait déjà duré quatre mois, et qu'ayant promis de revenir aussi promptement que possible, elle pouvait espérer voir bientôt le terme de sa splendide captivité. Elle pensait encore qu'il, serait plus sensible que sa mère à ses chagrins, provenant en grande partie d'une délicatesse blessée à chaque instant, et qu'il la rappellerait au château de Barry. Remplie de ces idées consolantes, Alicia s'efforça donc de prêter une oreille plus attentive que de coutume à la conversation de sa compagne de voyage. Conversation n'est pas absolument le mot : les tête-à-tête de lady Donnington, avec les personnes qu'elle croyait entièrement subjuguées, étaient d'un genre très-peu cérémonieux. Elle parlait quand il lui plaisait de rompre le silence, ne parlait que de ce qui lui plaisait à dire, et ne gardait le silence que lorsqu'il ne lui convenait plus de parler ; répondait ou ne répondait pas, suivant son humeur ou ses desseins ; levait ou baissait les glaces de la voiture sans demander l'avis de sa compagne ; enfin manifestait le mépris le plus profond pour la politesse reçue, hasardant le tout sur la foi seule de sa réputation.

Moitié dormant, moitié causant, lady Donnington arriva jusqu'à Dorking. Pendant le reste de la route les voyageuses gardèrent le silence ; l'une dormit, l'autre pensa : le tumulte et le bruit de Londres les réveillèrent toutes les deux.

Tandis qu'elles traversaient rapidement Hide-Park, vers les six heures du soir, enveloppées d'un nuage de poussière, à travers la foule des cavaliers galopant sur la même route, et autour des équipages nombreux qui décrivait deux lignes entre Piccadilly et Cumberland-Gate, lady Donnington fut reconnue. Des glaces de voiture baissées, des baisers envoyés de loin, des voix appelant, des chevaux qu'on arrêtait subitement ; tels furent les signes de bienvenue qui accueillirent cette dame ; et la chaise de poste roulait toujours avec rapidité au milieu de tout ce que Londres contenait de plus élégant, et en dépit des indolentes exclamations de la comtesse sur la cruauté de ses postillons, que ni amis ni ennemis ne pouvaient arrêter.

Lady Donnington se fit conduire chez son frère, pour se reposer un instant avant de se rendre chez elle dans Grosvenor-Square. Pendant ce

trajet, Alicia jouit d'une vue qui n'était pas sans attrait. Chaque rue des quartiers élégants qu'elle traversa, se trouvait remplie de gens bien mis, à pied ou en voiture, revenant du parc ou allant dîner : dans les quartiers populeux, des voitures de louage et des diligences encombraient le chemin.. Des piétons pressés, des visages affairés, des commis portant des paquets, et des curieux regardant aux fenêtres, présentaient un spectacle des plus animés. Les boutiques étaient élégamment ornées de mille marchandises diverses, et un tel air de plaisir, d'activité, de satisfaction et d'aisance, était répandu sur tout, ce qu'Alicia voyait de la capitale, que, malgré son amour sincère pour les champs et la tranquillité, elle ne put réprimer l'intérêt et l'espèce d'enthousiasme que lui causait cette scène. Il y avait à Londres, pensait-elle, un principe vivifiait d'occupation et d'utilité qui rachetait la portion de temps donnée aux plaisirs. A Brighton, au contraire, les visages et les habitudes du peuple semblaient proclamer qu'on y était oisif et déterminé à passer ses jours dans l'indolence.

A Londres, l'existence de différentes classes, mais de classes heureuses, se montrait évidemment dans l'apparence des habitants et des maisons : rien n'était au-dessous de la médiocrité, et presque tout paraissait somptueux. Alicia n'eût point apprécié une ville composée seulement de rues comme la rue du Régent, car d'une telle ville la classe indigente aurait été bannie ; mais la pureté de son goût était satisfaite de la splendeur des nouveaux bâtiments, de la grandeur de leur destination ; et, sachant que la bienveillance royale s'était plu à combiner l'utilité avec la magnificence, elle se laissait aller à son plaisir et à son émotion, sans appréhender d'avoir tort.

Aussitôt qu'il fut répandu que lady Donnington était à Londres, chaque individu qui avait le privilège de se présenter chez elle se hâta d'aller renouveler les démonstrations d'une inébranlable fidélité. Le séjour de la comtesse à Brighton avait été trop brillant pour faire supposer que, dans l'hiver qui devait suivre, aucune maison pût l'emporter sur la sienne et celle de lord S. Lawrence sous l'influence de la comtesse. La renommée avait publié tant de nouvelles sur la dévotion du jeune comte pour une autre divinité, que chacun était curieux au dernier point de voir cette miss Barry, sans fortune, qu'il devait bientôt conduire à l'autel de l'hymen.

Quelques-uns des admirateurs infatigables d'Alicia, quelques envieux, joints à ceux de lord S. Lawrence, avaient réussi, à force de perquisitions, à apprendre tout ce qui concernait la famille Barry. On savait déjà d'une

manière certaine qu'Alfred avait quitté l'Angleterre sans payer ses dettes ; et, ce qui était d'une plus grande conséquence pour Alicia, que les propriétés du colonel étaient grevées d'hypothèques ; qu'il ne pourrait par conséquent donner aucune dot ; enfin, qu'Alicia avait une sotte-mère à Paris, prônant en tout lieu les brillantes conquêtes de sa fille.

Chacun conclut charitablement que, placée dans de telles circonstances, une jeune personne parfaitement belle et remplie de talents, visait à faire un grand mariage. Mistress Barry avait publié ses espérances, et lu à ses connaissances de Paris des extraits de lettres écrites par miss Ponsomby concernant les adorateurs d'Alicia ; et l'excessive élégance de cette dernière, dans sa toilette et dans sa suite, fut jugée aussi sévèrement que si elle eût été de son propre choix. Des mères prudentes décidèrent donc qu'il fallait éviter son intimité ; et les hommes dont les goûts extravagants s'élevaient au-dessus de leurs moyens, ou ceux dont une carrière de dissipation et de débauche avait usé les sens, excusaient leur indifférence affectée à tant de douceur et de beauté, en avouant qu'ils étaient persuadés que miss Barry ne recherchait que la fortune.

Tel fut le début d'Alicia à Londres. Cependant elle était admirée, entourée, suivie dans tous les lieux publics. On adoptait ses modes, on la citait dans les journaux. Son charmant visage était copié par tous les peintres, et se trouvait lithographie chez tous les marchands d'estampes.

Alicia ne pouvait s'abuser sur ses succès ; mais la rendaient-ils heureuse ? Les trouvait-elle préférables à la tranquillité du cœur, à la douce intimité, aux plaisirs paisibles de ceux qui passent au milieu de la foule sans être remarqués, dont les plus douces jouissances sont l'affection de leurs proches, et la conscience de leur utilité ? Fermaient-ils son cœur aux tendres conseils des lettres de Rose, au souvenir des exhortations de Henri contre les joies perfides et les dangereux plaisirs du monde ? Non. De sérieuses pensées, de tristes pensées accablaient son âme ; et, si Alicia recevait les attentions de lord S. Lawrence sans dédain, c'était seulement parce qu'elle le croyait du petit nombre de ceux qui comprenaient comme elle le bonheur d'une existence qui aurait un but plus noble et de plus simples plaisirs. La surprise de la nouveauté, l'enchantement de l'ignorance avaient cessé ; elle connaissait déjà et le vide qui suit les distractions du monde, et la sécheresse des cœurs. Elle commençait à comprendre les demi-mots et les regards étudiés ; elle s'apercevait que lorsque la moitié d'une assemblée l'admirait, l'autre essayait de la tourner en ridicule, on de la présenter sous

un jour défavorable ; que plusieurs jeunes personnes affectaient de rechercher sa société par des motifs intéressés, et plusieurs femmes mariées, par des motifs coupables, et que la plupart de ses adorateurs ne s'occupaient d'elle que parce que c'était la mode.

Heureusement elle ignorait que les circonstances dans lesquelles se trouvait sa famille étaient bien peu en harmonie avec la position où on l'avait placée. Mais elle n'éprouvait plus aucun plaisir parmi des scènes et avec des caractères qu'elle envisageait avec effroi ; ni le monde, ni ceux qui le composaient n'avaient cette innocence dont elle les parait autrefois. Dès qu'elle connut le danger, elle résolut de le fuir, craignant pour elle-même cette contagion qui atteignait tout autour d'elle.

Cette révolution de sentiments produisit un grand changement dans les manières et sur le visage d'Alicia. Elle rougissait toujours lorsque les regards étaient fixés sur elle ; elle manifestait encore la même émotion lorsque la sensibilité de son cœur était excitée par le spectacle ou la musique. Mais elle n'avait plus ces yeux animés, cette physionomie enjouée de la jeunesse et de l'espérance : une expression de mélancolie, quelque chose de pensif et de résigné ajoutait à sa beauté quelque chose de plus doux encore, et faisait douter si ce n'était pas le sentiment le plus tendre qui donnait à ses regards un charme si pénétrant.

Lady Donnington lui accorda-t-elle plus de liberté, ou bien Alicia sut-elle en obtenir ? Il est peu important d'essayer de le deviner ; mais dès cet instant Alicia changea de manière de vivre. Rien ne pouvait la décider à chanter ou à jouer du piano hors du cercle intime de la comtesse, ni à se montrer derrière les stalles dans un bazar de dames. Elle refusa aussi souvent que possible de se promener à pied dans le parc, et ne s'y montra plus à cheval ; elle renonça à la valse, aux quadrilles grecs, et mit, autant qu'il fut en son pouvoir, une grande simplicité dans sa toilette. Cette conduite fut pesée par quelques personnes de jugement ; les qualités d'Alicia furent enfin appréciées, et elle eût acquis de véritables amis, si le caractère et les goûts de lady Donnington n'eussent pas été une barrière insurmontable pour toute liaison de gens raisonnables avec une personne protégée par elle.

Mais les médians continuaient à penser, ou du moins à dire que miss Barry était une actrice parfaite, admirablement bien élevée ; que sa retenue n'était qu'artifice, sa délicatesse calcul ; que bientôt elle en donnerait la preuve en devenant *comtesse*.

Lord S. Lawrence paraissait entièrement disposé à leur accorder raison. Lorsqu'il n'était point au parlement, ou retenu par quelque affaire importante, on le trouvait toujours dans les lieux où miss Barry devait se rendre.

Depuis le séjour d'Alicia à Londres, lord S. Lawrence n'avait à l'égard de cette jeune personne que de louables intentions. Il l'avait surveillée dans le monde, étudiée dans l'intimité, et recueilli toutes les différentes opinions, tous les contes qui la concernaient ; il avait essayé de démêler la vérité du mensonge. Alicia lui parut alors ce qu'elle était réellement, simple dans ses goûts, instruite sans prétention, douce et sédentaire par inclination, difficile à enflammer, mais capable d'être profondément touchée par une affection noble et tendre. De tous les caractères de femmes celui d'Alicia convenait le mieux pour ce bonheur intérieur que lord S. Lawrence avait rêvé dans le mariage, quoique souvent il s'avouât en soupirant qu'il ne méritait pas un tel bonheur. Miss Barry était bien née ; sa beauté, ses talents justifiaient tout homme riche qui prétendrait à sa main. Lord S. Lawrence pensa qu'il pourrait offrir davantage encore, lorsque toutes les vertus se trouvaient réunies dans l'objet auquel il prétendait.

Cette résolution une fois prise, il cessa de jeter aucun voile sur ses desseins, ou de contenir sa passion impétueuse. Convaincu de ses moyens de plaire, fut-il blâmable de concevoir plus d'espoir que de crainte, lorsqu'une pensive mélancolie remplaça l'ancienne gaîté d'Alicia ?

Il lui était impossible d'attribuer ce changement à une préférence pour un autre que pour lui. Il voyait toutes les personnes qu'elle connaissait elle-même ; il remarquait tout ce qui la frappait : aucun homme ne lui causait la moindre émotion, soit en l'abordant, soit en la quittant. Cependant on devinait quelque fois que le cœur d'Alicia battait plus vite que de coutume ; ses regards se baissaient souvent, son maintien semblait embarrassé, et c'était toujours lorsque lord S. Lawrence s'approchait d'elle, ou lorsque Alicia observait quelque œil malin arrêté sur eux deux. Elle commençait à le fuir, surtout dans le jardin du Square, où lady Donnington avait l'habitude de se promener une demi-heure avant ou après le dîner, et où lord S. Lawrence trouvait moyen de les rejoindre, ayant toujours quelque affaire qui l'obligeait à traverser le Square, soit à pied, soit à cheval, à l'heure précise où lady Donnington se promenait.

Lord S. Lawrence savait encore qu'Alicia n'était jamais sortie de la maison paternelle, même avec sa mère, jusqu'à la nuit de ce bal où il la vit

pour la première fois ; et, sachant par la famille Donavan quels étaient les hommes qu'elle avait pu connaître jusqu'alors, il resta convaincu qu'Alicia n'avait reçu aucune impression contraire à ses espérances avant son arrivée en Angleterre.

La visite de Henri Hastings à Mont-plaisant avait été si courte, et il était lui-même si inconnu, que son nom ne fut jamais prononcé devant lord S. Lawrence. Alicia elle-même arrêta souvent ce nom chéri sur ses lèvres. Chaque mois qui s'écoulait lui montrait plus évidemment la triste nécessité de chasser le souvenir de cette affection d'enfance. Il n'était donc pas surprenant qu'un homme aussi connu dans le grand monde, aussi admiré que l'était lord S. Lawrence, espérât, et peut-être crût qu'un bienheureux hasard l'avait destiné à toucher le premier le cœur d'Alicia, et que le changement que chacun remarquait dans les manières de cette jeune fille était l'indice d'un premier amour, craintif de dévoiler son secret,

Alicia, sans le savoir, était innocemment coupable de deux manières de tromper : elle rougissait à chaque instant, et les hommes attribuent souvent à leur avantage la rougeur d'une femme à laquelle ils cherchent à plaire ; elle se troublait pour un enfantillage, et cet embarras fréquent, effet probable de nerfs faciles à irriter, prenait quelque fois l'apparence d'une violente émotion, Il faut ajouter cependant que l'agitation qu'Alicia semblait éprouver près de lord S. Lawrence était en partie causée par lui, ou du moins par les vœux contradictoires qu'elle formait à son sujet.

Chaque jour elle devenait plus sensible à son généreux attachement. Mistress Barry et Flora s'unissaient dans leurs lettres pour intercéder en sa faveur. Alicia sentait qu'un doux intérêt s'introduisait peu à peu dans son âme ; et cependant elle redoutait les attentions du jeune lord, suspectant cette brillante conquête d'avoir été ménagée adroitement par sa famille, et par la raison plus forte encore que trop d'envieux étaient prêts à l'accuser d'avoir livré un assaut systématique à la sensibilité de lord S. Lawrence, ou ce qui est pis encore à sa couronne de comte.

« On répand le bruit que vous passez votre existence dans ma loge, dit un soir lady Donnington à lord S. Lawrence en entrant à l'Opéra, où le jeune lord était déjà établi. J'espère cependant que vous n'êtes point amoureux de madame Pasta.

— « Non, répondit lord S. Lawrence, moitié souriant, moitié embarrassé, je ne suis point amoureux de *madame Pasta*, » et, en prononçant ces derniers mots, ses regards se tournèrent involontairement vers Alicia.

« Prenez donc garde à ce que vous faites, milord ! s'écria lady Charles Everleigh, qui accompagnait lady Donnington ; vous arrachez des morceaux de la garniture de miss Barry avec cette horrible chaise. »

Lord S. Lawrence s'excusa ; Alicia, un peu embarrassée, fit la réponse d'usage : que c'était un petit malheur », et prit le siège que le comte lui présentait.

Oh ! répondit lady Charles, c'est peu de chose en effet pour vous autres, jeunes dames à immense fortune : de pauvres filles comme miss Everleigh, par exemple, ne pourraient pas prétendre à porter chaque jour une nouvelle robe venant de Paris.

— « Alors il est certain que je ne devrais pas y prétendre non plus, répondit Alicia avec modestie.

— Oh ! miss Barry, vous pouvez prétendre à tout, s'écria miss Everleigh d'un ton emphatique et moqueur.

— Certainement non ; car je puis vous assurer qu'il n'est pas probable que j'aie jamais une *immense fortune*.

— Vous avez au moins une femme de chambre française, répliqua miss Everleigh, avec le secours de laquelle vous éclipses tout le monde. N'avez-vous pas un *page* aussi ? »

Cette question satirique fut faite avec le ton d'une amère ironie. Alicia hésita s'il ne serait pas plus convenable de garder le silence que de répondre ; mais lady Donnington trancha la question tout d'un coup ; et, copiant l'air moqueur de miss Everleigh, elle dit à cette dernière, que, si elle n'avait pas l'intention de proposer un de ses frères à miss Barry, on ne pouvait deviner ce que signifiait sa question. Miss Everleigh, incertaine si lady Donnington voulait dire que son frère ne recherchait que les héritières, ou bien qu'il n'était digne que d'être le page de miss Barry, ne trouva point de réponse. Lady Charles jeta un regard de courroux sur l'innocent objet de cette escarmouche, et l'interrompit brusquement en attaquant à son tour lord S. Lawrence.

« Vous savez sans doute, milord, lui dit-elle, que je ne suis point invitée au bal que vous donnez demain.

— « J'en demande pardon à votre seigneurie, répondit lord S. Lawrence ; mais il me semble que je n'ai nullement l'intention de donner un bal.

— « Réellement, reprit lady Charles presque en colère : regardez lady Donnington, son visage ne vous dit-il pas ce qui doit se passer demain chez vous. J'ignore qui est chargé d'envoyer vos billets d'invitation, et ce qu'ils

annoncent ; tout ce que je sais, c'est qu'hier en arrivant à Londres, chacun m'a parlé de votre bal et de votre concert, et que je ne suis point invitée. »

Lord S. Lawrence, pour apaiser lady Charles, se hâta de l'assurer qu'elle devait l'être, qu'elle le serait, qu'il y avait probablement quelque malentendu, etc.

« Bien, bien, répondit la vieille dame un peu adoucie ; mais quelle sera donc votre soirée ? quels plaisirs nous offrira-t-elle ?

— « Aucun autre, je le crains bien, que celui de vous promener dans mes appartemens et de critiquer mes meubles. »

Alicia jeta sur lui un regard rempli de douceur, comme pour le l'appeler à lui-même ; il y avait si peu de temps qu'il était convenu avec elle que c'était un tort *d'irriter les irritables* ! Il la salua légèrement pour lui prouver qu'il l'avait comprise ; et, quoiqu'il sourit, une nuance plus colorée se répandit sur son visage.

« J'espère, lord S. Lawrence, que vous userez de votre influence sur miss Barry, pour la décider à danser dans le quadrille grec, dit miss Everleigh, en fixant ses regards hardis sur les deux personnes qu'elle venait de nommer. Nous mourons du désir de la voir. On nous a dit à Brighton que la belle Mercandotti, dansant le boléro, ne pouvait être comparée à miss Barry dansant le quadrille grec.

La fierté personnelle de lord S. Lawrence, ainsi que sa délicatesse, fut blessée dans l'objet qu'il aimait, par cette double allusion à une autre beauté fortunée ; il se hâta de demander à miss Everleigh s'il n'était pas étrange qu'elle considérât la danse moins comme un amusement de société que comme une représentation théâtrale.

Miss Everleigh sentit tout ce que cette repartie avait de piquant pour elle ; elle rougit : sa mère vint une seconde fois à son secours ; elle dirigea sa lorgnette sur le théâtre, et s'écria : « Quelle ressemblance ! une de ces figurantes rappelle parfaitement la marquise Isola-Bella ! Je vous demande pardon, milord.

— « Et pourquoi, lady Charles ? »

Cette question fut faite d'une voix tremblante fort peu en harmonie avec sa simplicité.

« Mais il me semblait vous avoir vu changer de visage, répondit lady Charles avec une gaîté affectée, et je croyais pour le moins avoir écrasé quelques-uns de vos doigts en m'appuyant sur le dos de cette chaise, où

probablement vous avez votre main. » Et en même temps elle regardait lord S. Lawrence de manière à lui prouver qu'elle s'amusait de son embarras.

Mais lord S. Lawrence ne pouvait plus, n'osait plus implorer une explication, comme il l'avait fait dernièrement. Il retint avec peine un soupir, un soupir qu'il adressait comme un tribut à des méfaits passés et à de sages résolutions pour l'avenir. Pendant ce temps, miss Everleigh, qui était assise avec Alicia sur le devant de la loge, rit, et dit à demi voix : ce En vérité, maman est trop cruelle. »

Avant qu'Alicia eût le temps de réfléchir, elle demanda ce qui était cruel ; et miss Everleigh répondit encore plus bas, que la figurante mentionnée par sa mère ressemblait à une certaine dame mariée à un marquis italien, et dont lord S. Lawrence avait été l'amant heureux.

Lady Donnington n'avait point été capable de résister au plaisir de jouir de l'embarras de lord S. Lawrence ; du reste elle jugeait la conduite des hommes avec la plus indulgente indifférence. Elle reprit son empire sur elle-même, et dit à lady Charles d'écouter au moins ce pauvre Garcia, qui criait à s'enrouer et tout cela en vain. Alors elle imposa silence en riant à toute sa société, afin d'écouter, ajouta-t-elle, le plus joli morceau de l'opéra. Cet appel fut entendu : lord S. Lawrence n'était pas encore assez remis pour rompre le silence, et Alicia était un peu émue du récit de miss Everleigh. Lady Charles et sa fille furent distraites par l'arrivée de plusieurs jeunes gens ; et bientôt miss Everleigh commença avec eux son cours, ordinaire de coquetterie, tandis que la plupart arrêtaient leurs regards expressifs sur le visage d'Alicia, couvert d'un modeste embarras, ou cherchaient à captiver son attention, et à exciter un peu de jalousie, par les hommages affectés qu'ils payaient à miss Everleigh.

Le jour de la fête que devait donner lord S. Lawrence était arrivé : cette soirée n'avait jamais été annoncée sous le titre de bal. On savait qu'il y aurait de la musique, qu'on danserait ensuite, et qu'on se promènerait dans la belle galerie du comte, ou plutôt dans une suite d'appartements remplis de peintures, qui avaient été rassemblées par ceux de ses ancêtres dont il avait hérité du goût pour les arts.

Alicia, jusqu'alors, avait peu vu de bons tableaux ; mais ses yeux et son goût étaient exercés par les dessins de Henri, et par ses remarques sur les gravures d'après les grands maîtres. Ainsi, quoiqu'elle ignorât encore le style particulier de ces maîtres, elle sentit leurs différentes beautés au moment où elle contempla leurs ouvrages ; et, tandis qu'elle traversait la

galerie, elle s'arrêtait de temps en temps devant les *chefs d'œuvre* dans un transport d'admiration.

Ce ne fut qu'en employant tout son pouvoir sur lui-même que lord S. Lawrence parvint à recevoir le reste de sa société, lorsqu'il vit Alicia rendre un hommage public à celles de ses *possessions* dont il était le plus fier ; il apercevait dans leurs goûts une harmonie qui remplissait son âme d'une douce ivresse, et aussitôt que la politesse le lui permit, il se précipita vers elle, laissant lady Donnington remplir les devoirs de maîtresse de maison.

S'étant donné la satisfaction de conduire lui-même sa belle compagne à un ou deux de ses tableaux favoris, et ayant remarqué l'impression que leur beauté produisait sur elle, il confessa sa vanité de collecteur comme une excuse, après lui avoir demandé de venir voir sa galerie un jour plus tranquille, et par une lumière plus favorable que celle des bougies. Alicia fut rappelée à elle-même par cette proposition. Elle réfléchit qu'elle n'aurait dû ni montrer une admiration si vive pour des tableaux qui appartenaient à lord S. Lawrence, ni le retenir éloigné de tout le monde ; elle dit quelque chose touchant l'inconvenance d'accaparer ainsi à elle seule un maître de maison. Lord S. Lawren celui répondit avec émotion, sa voix était basse et troublée. Alicia resta confuse ; cependant, comme les paroles de lord S. Lawrence n'étaient ni assez distinctes, ni assez positifs pour exiger une réponse, elle feignit de ne pas l'avoir entendu, et rejoignit lady Donnington.

Tandis qu'elle se mêlait à la foule qui se rendait dans le salon de musique, elle fut étonnée de ce cri répété plusieurs fois : « Une loterie ! une loterie ! » Alors un joli enfant vint à elle, et la pria de prendre au hasard un billet dans sa corbeille, Alicia suivit l'exemple de toutes les dames qui l'entouraient, en tirant d'abord un billet, et ensuite réclamant son gain d'une autre petite créature chargée de distribuer différents bijoux provenant tous d'une simple rose artificielle.

Dans cette élégante loterie, tous les billets gagnants étaient dispensés par le hasard excepté un seul : n'importe celui que pouvait choisir Alicia, elle devait avoir en retour un *prix* fixé d'avance. On lui présenta un bracelet d'un travail merveilleux ; elle le prit, ignorant sa valeur, et le croyant composé d'une imitation de pierres précieuses. Elle admira le goût des ornemens, et souffrit que l'enfant l'attachât à son bras, comme il avait attaché les agrafes et les boucles de ceintures des autres dames.

Sur l'agrafe du bracelet était un trèfle formé par trois énormes émeraudes, et entouré d'une guirlande de roses et de chardons en pierreries

de différentes couleurs. Le mot *union* fut aussitôt prononcé par chacun. Lord Lewis Rivers, qui détestait Alicia parce qu'elle n'avait pas paru le remarquer, engagea quelques femmes à demander, avec l'air de la plaisanterie, si l'enfant couronné de roses était l'emblème de l'amour ou de l'hymen.

Lord S. Lawrence, indigné qu'on osât douter de la pureté de ses sentiments, et fier de l'espérance que la joie d'Alicia, en voyant les armes de sa patrie, avait fait naître dans son cœur, répondit que c'était miss Barry qui résoudrait cette question. Alicia, étant alors un peu loin de lui, ne l'entendit pas. Il semblait évident que S. Lawrence s'était enfin déclaré, ou qu'il était sur le point de le faire ; mais tous les efforts que firent quelques personnes pour qu'il avouât son secret furent inutiles. Toutes les femmes qui avaient quelques prétentions sur la main ou sur le cœur de S. Lawrence, crurent qu'il était sage de les abandonner ; et, pensant que sa maison serait le rendez-vous des plaisirs, elles changèrent de manières avec celle qui, selon elles, devait bientôt la diriger, et miss Barry fut pendant toute cette soirée l'objet des plus aimables attentions.

Dans la salle du concert on exécuta les plus jolis morceaux avec une grande perfection : ces morceaux étaient courts ; ils excitaient l'admiration sans captiver trop long-temps l'attention. Alicia fut charmée d'entendre plusieurs airs des anciens compositeurs mêlés à ceux de la nouvelle école ; elle admira avec quels égards lord S. Lawrence s'adressait à ceux qui formaient le concert : la bienveillance avec laquelle il traitait les artistes était une preuve certaine du respect et de l'amour qu'il portait aux arts.

La plus grande gaîté régnait dans la salle de bal. Le quadrille grec y fut dansé, mais par des personnes étrangères : lord S. Lawrence avait voulu éviter à miss Barry l'ennui d'y figurer.

Il serait inutile de dire qu'Alicia ne fut pas flattée de tant d'attentions : une jeune fille de dix-huit ans aurait-elle pu ne pas l'être dans une pareille circonstance ? Au plaisir qu'elle éprouvait se mêlait une sorte de reconnaissance ; ses yeux brillaient de la plus charmante expression, et son cœur éprouvait un sentiment de bonheur. Un murmure, qui se fit entendre dans la salle, fixa son attention. La princesse polonaise entrait dans ce moment, et chacun était curieux de voir l'accueil que lui ferait celle que S. Lawrence avait chargée de faire les honneurs de sa maison.

Lady Donnington parut triomphante ; la princesse conserva son naturel aimable et gracieux, sans pourtant rien perdre de sa dignité. Après avoir été

présentée par lord S. Lawrence, elle alla saluer les personnes de sa connaissance, et parla ensuite à chacun avec cette affabilité qui distingue les personnes bien nées. Lord S. Lawrence conduisit Alicia à la princesse, qui lui fit l'accueil le plus gracieux. Le sourire, les manières, le son de la voix de la princesse, charmèrent miss Barry. Quoique la princesse fût loin de se prévaloir de ses titres, Alicia sentait pourtant la distance que la naissance avait mise entre elles, et elle se trouvait honorée d'une réception si aimable. Lord S. Lawrence laissa Alicia et la princesse pour aller retrouver lady Donnington.

Lorsque le jeune pair les eut quittées, la princesse ne trouva rien de plus naturel que de s'entretenir de lui, et en moins d'un quart d'heure elle dit à miss Barry tout le bien qu'elle en pensait ; mais avec autant d'enthousiasme, avec autant de plaisir que si elle se fût adressée à sa future épouse. Elle exprima ensuite à Alicia tout le regret qu'elle éprouvait de n'avoir pas vu lady Donnington pendant leur séjour à Brighton ; ajoutant qu'elle aurait eu un plaisir extrême à cultiver la connaissance de miss Barry, et qu'étant sur le point de quitter l'Angleterre, elle n'avait plus l'espérance de la revoir, à moins qu'Alicia ne fût assez aimable pour faire entrer la Pologne dans l'itinéraire de ses voyages.

La manière dont la princesse prononçait l'anglais, le son doux et affectueux de sa voix, les dents les plus blanches qu'elle laissait voir en parlant, ses yeux expressifs, plaisaient infiniment à Alicia ; et le bonheur qu'elle éprouvait près de la princesse se peignait si bien dans ses yeux, que cette dame, ayant dit à lord S. Lawrence quel était le sujet de leur conversation, le jeune lord put facilement se tromper sur le motif qui donnait à miss Barry cet air heureux.

La princesse ne resta pas plus d'une heure ; elle s'était rendue à cette réunion parce que lord S. Lawrence l'en avait vivement sollicitée, et qu'elle avait d'ailleurs un extrême désir de connaître miss Barry. Il lui importait peu que lady Donnington la reçût de telle ou telle manière ; étant sur le point de quitter l'Angleterre, elle ne la reverrait plus, et n'aurait plus à supporter ses dédains ; mais, n'ayant aucun désir d'irriter sa rivale, elle la quitta avec la même politesse qu'elle avait mise dans leur rencontre. Après avoir répété à Alicia tout le plaisir qu'elle aurait à la recevoir en Pologne, elle dit que son mari, voulant partir le lendemain de très bonne heure, l'attendait sans doute avec impatience pour donner les ordres nécessaires à leur départ.

Ce que la princesse avait dit à miss Barry sur le compte de lord S. Lawrence détruisit entièrement l'impression désagréable que les discours de miss Charles Everleigh avaient produite sur elle. La princesse, après l'éloge qu'elle fit de lord S. Lawrence, avait cependant ajouté : « Ne croyez pas pourtant, miss Barry, que je regarde lord S. Lawrence comme un homme parfait. » Mais cette réflexion, loin d'effrayer Alicia, l'assurait au contraire de toute la sincérité que la princesse avait mise dans l'éloge qu'elle en avait fait : lord S. Lawrence ne pouvait être une exception ; et après toutes les vertus dont la princesse l'avait paré, les défauts que sa restriction semblait supposer ne pouvaient être que bien légers. Telles étaient les réflexions que faisait Alicia lorsque sir Edgar Trevôr vint l'engager pour la contre-danse qui allait commencer.

Lorsque la contre-danse fut finie il resta près d'Alicia, et après l'avoir amusée quelque temps par ses discours plaisans, il lui demanda la permission d'examiner le bracelet qu'elle avait gagné à la loterie. Alicia aussitôt le détacha de son bras.

« Je ne suis pas plus avancé, dit alors le jeune baronnet ; car je n'ai pas assez de connaissance pour distinguer si ces pierres sont vraies ou fausses : pourtant je voudrais m'en assurer, car cette décision est le sujet d'une gageure entre lord Lewis Rivers et moi. Il dit que ces émeraudes ne sont que du verre coloré, et moi je soutiens, par la bonne opinion que j'ai de lord S. Lawrence, que ce sont des pierres fines. Quelle est votre opinion, miss Barry ? »

Alicia avoua qu'elle se connaissait aussi très-peu en pierreries ; mais que, sachant que ce bracelet était seulement de deux cents francs, elle jugeait par-là que les émeraudes étaient fausses.

« Peut-être êtes-vous dans l'erreur, miss Barry. Lord S. Lawrence est un jeune homme d'esprit, il sait comment faire accepter une offrande ; d'ailleurs nous savons tous dans quelle intention ce bracelet est donné. »

Cette plaisanterie du jeune baronnet couvrit les joues d'Alicia de la plus vive rougeur.

« Ne prenez pas un air sévère, miss Barry, reprit sir Edgar avec la plus grande gaîté, mais pourtant sans impertinence ; lord S. Lawrence présumerait que je vous afflige, et il serait homme à me provoquer, quand même il n'aurait d'armes contre moi que l'éventail qu'il a reçu de vous. Vous m'arrivez déjà causé bien des tourments, miss Barry, en vérité. A Brighton je fus amoureux de vous jusqu'à la folie pendant à peu près huit

jours ; mais quand je sus que lord S. Lawrence était mon rival, je n'osai plus me mettre sur les rangs, et je me hâtai de reprendre ma raison. Voilà votre bracelet, ne vous en séparez pas, c'est la chaîne qui vous unit à lord S. Lawrence. »

« Sir Edgar.... je vous en prie.... épargnez-moi, dit Alicia tremblante, regardant d'un air inquiet si lord S. Lawrence ne pouvait les entendre. » Le jeune baronnet s'efforçait de retenir Alicia qui voulait s'éloigner de lui. « Si vous ne restez pas, miss Barry, dit-il en riant aux éclats, votre robe restera pour vous. Qu'ai-je dit qui puisse vous offenser ? Je n'attaque en rien votre délicatesse ; je ne vous accuse pas de donner la moindre préférence à lord S. Lawrence, ni à aucun de nous : j'ai dit seulement que cette devise de *l'union* était une déclaration tout-à-fait chevaleresque. »

Alicia ne le comprit pas d'abord, Le trèfle formé par les émeraudes lui avait bien rappelé l'Irlande, mais elle n'avait pas songé en voyant la rose et le chardon qu'ils étaient l'emblème de l'Ecosse et de l'Angleterre. Elle reconnut en effet que ces armés des trois pays offraient le signe de leur union, et elle s'expliqua alors la devise dont lui parlait sir Edgar. Se rappelant l'expression avec laquelle lord S. Lawrence lui avait donné ce bracelet, un nouveau trouble l'agita, et ses joues se couvrirent encore du plus vif incarnat.

« J'espère, miss Barry, que vous me pardonneriez, dit alors sir Edgar d'un ton plus calme, car je n'ai pas eu la moindre intention de vous offenser. Je suis un peu étourdi, je dis toutes les folies qui me passent par la tête ; mais je ne mérite pas pour cela qu'on me fuie. Venez ici, lady Donnington, divine, puissante milady, et daignez faire la paix entre moi et miss Barry. »

Lady Donnington, sans lui répondre, l'envoya inviter une danseuse pour la valse suivante, « Venez, miss Barry, dit milady d'un air fier et gracieux ; je désire que vous valsiez. Il me semble ridicule que vous refusiez de faire ce que fait chacun ; vous me devez bien cette preuve de complaisance : c'est d'ailleurs pour rendre ma soirée plus agréable que je vous fais une telle demande. Milord, dit-elle en faisant signe à lord S. Lawrence de s'approcher, on va jouer une valse avant souper, et miss Barry la valsera avec vous. »

Lords. Lawrence n'osa avancer, l'air fâché d'Alicia l'arrêta, « Si miss Barry n'aime pas la valse, je ne veux pas l'en prier. Je suis trop disposé à lui éviter la moindre contrariété, et je suis loin d'ailleurs de la blâmer de sa manière d'agir en cette occasion.

— « Ne parlez pas trop haut, dit lady Donnington en levant les épaules ; cette remarque pourrait blesser les jeunes personnes moins scrupuleuses que miss Barry. Mais, milord, je ne suis plus assez jeune pour faire la prude, et je valserai avec vous. » Lady Donnington entraîna lord S. Lawrence, et parut bientôt dans le cercle des valseuses.

Alicia fut sensible à tant de délicatesse de la part du jeune lord, S. Lawrence trouvait cette danse charmante ; il admirait combien de grâces y développent les femmes ; il avait même admiré avec ravissement dans le quadrille grec combien Alicia était séduisante lorsqu'elle valsait ; mais il aimait autant qu'elle ne valsât pas.

Alicia ne pouvait oublier tout ce que lui avait dit sir Edgar Trevor ; chaque fois aussi que ses yeux se portaient sur le bracelet qu'elle avait reçu de lord S. Lawrence, elle se rappelait l'expression avec laquelle il le lui avait donné. Que d'attentions il lui avait montrées ce jour ! En arrivant il l'avait invitée pour la première contre-danse, il l'avait peu quittée pendant la soirée. Avec quel intérêt il l'avait présentée à la princesse polonaise ! Comment devait-elle interpréter une telle conduite ? quels étaient les sentiments qui faisaient agir le jeune lord ?

Au milieu de cette incertitude, Alicia ne pouvait s'empêcher de réfléchir sur sa situation présente. Quelle différence entre le luxe, la magnificence et les plaisirs qui l'entouraient alors, et la vie simple et modeste qu'elle menait au château de Barry ! et peut-être on allait lui offrir de se fixer dans un monde si brillant. Quoiqu'Alicia ne vît pas l'espérance de ce changement de fortune avec toute l'ivresse que beaucoup de jeunes personnes auraient éprouvée à sa place, cette vision pourtant flattait son cœur. Jusqu'à ce jour elle n'avait entrevu qu'avec une espèce de chagrin qu'il serait possible qu'elle quittât pour toujours le toit paternel ; mais les attentions délicates de lord S. Lawrence, les louanges que la princesse polonaise avait données à ce dernier, excitaient en elle des sentiments qu'elle n'avait pas encore éprouvés.

Il est condamnable, sans doute, de sacrifier ses inclinations à l'amour des richesses, et de s'avilir en consentant à former une union que le cœur réprouve ; mais quand le cœur est libre rien de plus louable que de se laisser guider dans son choix par le devoir et la raison. Alicia n'avait pas la moindre ambition ; mais, en voyant tous les avantages d'un semblable mariage, elle songeait à sa famille. Elle pensait combien ce mariage causerait de joie à ses parents ; elle ne pensait pas non plus sans plaisir qu'il

la mettrait à même de répandre des bienfaits : elle pourrait embellir l'existence de Flora, ramener son frère de l'exil, soulager la misère de Rose Béresford et assurer un sort à ses enfants, et prouver à Henri, par le bon emploi qu'elle ferait de ses richesses, qu'elle avait su profiter des leçons de morale et de sagesse qu'il lui avait données.

Tels étaient alors les pensées et les désirs de miss Barry. Si une nuance de tristesse se mêlait à un si brillant avenir, elle n'en connaissait pas la cause, et elle n'était pas d'ailleurs assez prononcée pour qu'elle pût l'effrayer, quand même elle eût été au pied de l'autel où elle irait porter le serment qui l'unirait à lord S. Lawrence.

On quitta la salle de bal pour se rendre dans un autre appartement où un souper somptueux était servi. A table Alicia était placée près de S. Lawrence ; elle fut flattée de cette préférence sans en être fière. Elle veillait sur elle même ; elle craignait qu'on ne remarquât sur son visage cet air triomphant qu'elle avait tant de fois blâmé chez les autres ; elle savait combien il est défavorable : une aimable candeur est toujours plus intéressante, et la modestie chez les femmes, qu'elle soit feinte ou sincère, est leur plus sûr moyen de séduction. Mais Alicia n'avait pas besoin de feindre ; la modestie était un des dons que la nature lui avait prodigués, et les hommages dont elle était entourée ne détruisaient pas ce qu'il y avait d'admirable en elle. La situation dans laquelle elle se trouvait augmentait sa timidité, et la rendait plus aimable encore ; sa vive rougeur, ses yeux baissés annonçaient tout son embarras. Les mères dont les espérances avaient été détruites, ne pouvaient haïr celle qui les avait renversées ; elles trouvaient miss Barry digne d'occuper le rang où lord S. Lawrence allait la placer. Les jeunes gens regrettaient de n'avoir pas eu des titres et de la fortune pour les déposer à ses pieds : Alicia leur semblait mériter de plus grands sacrifices.

Quelques hommes cependant, jaloux du bonheur de leur rival, trouvaient un secret plaisir à augmenter l'embarras d'Alicia par leurs regards moqueurs, leurs discours satiriques, ou bien par des attentions et des compliments si affectés, qu'ils étaient presque aussi insolents que leurs discours.

Parmi les femmes il y en avait aussi quelques-unes dont le regard sombre et les expressions piquantes peignaient toute la haine que leur inspiraient les succès de miss Barry. Lady Charles Everleigh était du nombre de ces dernières : elle n'avait rien à reprocher à miss Barry, sinon qu'elle était trop bien, et quoiqu'elle ne l'aimât pas, elle était forcée d'avouer qu'elle était

parfaite ; mais elle voulait l'humilier. Elle lui parla de sa famille avec tant d'irrévérence, qu'il fallut que S. Lawrence fit un grand effort sur lui-même pour réprimer le mouvement de colère qu'elle lui causa ; mais il était chez lui, près d'Alicia, et, par respect pour elle et pour lui, il sut se vaincre. Alicia vit bien que lady Charles-voulait la blesser ; mais, ignorant l'état des affaires de son père, elle ne sentit pas tout ce qu'elle lui disait, et ne partagea pas les sentiments pénibles qui agitaient lord S. Lawrence en ce moment.

Lord S. Lawrence, après avoir remercié lady Donnington de la manière aimable avec laquelle elle avait fait les honneurs de sa maison, la pria de ne pas oublier la promesse qu'elle lui avait faite de venir un matin avec miss Barry visiter de nouveau sa galerie. Alicia n'en avait pas le désir ; mais, lord S. Lawrence devant s'absenter pendant huit jours pour aller à sa terre de Wiltshire, elle pensa qu'elles pourraient visiter les tableaux pendant son voyage, et elle promit alors d'accompagner lady Donnington.

Alicia, désirant connaître quelques artistes espagnols, dont elle avait admiré les ouvrages dans la galerie de lord S. Lawrence, s'était procuré une biographie des peintres étrangers ; voulant la parcourir, elle pria lady Donnington de la dispenser de l'accompagner dans une promenade qu'elle devait faire à Richemond, et de lui laisser sa matinée à elle.

Quoique, pendant son séjour à Londres, Alicia eût pu trouver quelques heures à donner à l'étude, la dissipation de la vie qu'elle menait, l'ennui d'être dérangée par des visites, des messagers ou des lettres auxquelles il fallait répondre, en détruisant le charme qu'elle y aurait trouvé, lui étaient le désir de le faire. Le monde et l'étude ont peu de sympathie. Après avoir quitté les cercles il est rare que l'esprit n'en rapporte pas quelques impressions ; une lecture ne peut alors être faite avec attention : les souvenirs du plaisir se mêlent aux idées de l'auteur qu'on veut connaître, et le plus souvent le livre est mis de côté pour s'abandonner aux illusions trompeuses qu'un monde plus trompeur encore nous présente. Alicia s'était convaincue de cette vérité ; aussi n'était-ce pas en ce moment le désir de s'instruire qui l'avait retenue, mais une espèce de curiosité. Elle était occupée à lire la vie de Vélasquez, lorsqu'on vint lui remettre une lettre de sa mère.

La lettre de mistress Barry était si bizarrement écrite, qu'Alicia la lut deux fois avant de pouvoir la comprendre. Mistress Barry disait qu'elle n'oserait pas se présenter devant son mari lors de son retour, à moins que

lord S. Lawrence ou quelque autre homme riche et titré ne se fût déclaré. Elle ajoutait que le désir extrême qu'elle avait eu de voir sa fille former un établissement honorable, l'avait entraînée dans de plus grandes dépenses qu'il n'était raisonnable de le faire dans les circonstances présentes, et qu'elle craignait bien que le colonel Barry ne la blâmât. Ce dernier avait écrit, disait-elle encore, que ses propriétés des colonies étaient dans un très-mauvais état ; que son intendant l'avait trompé, et que des sommes immenses ayant aussi été employées à payer les folies d'Alfred, ils devaient songer à économiser pendant quelques années. Mistress Barry disait alors que, si Alicia ne faisait pas tous ses efforts pour déterminer lord S. Lawrence à lui offrir sa main, elle se verrait plongée dans un abîme de honte et de misère. Elle avouait aussi que les dernières sommes envoyées à lady Donnington, pour le voyage de Londres, avaient été avancées par un joaillier français, auquel elle avait donné ses diamants pour garantie ; que certainement le colonel ne lui pardonnerait jamais une telle faiblesse, à moins que le bonheur de sa fille n'en fût le résultat.

Mistress Barry disait qu'elle confiait ses chagrins au cœur généreux de sa fille bien-aimée, afin qu'elle tâchât d'y apporter quelques remèdes ; qu'elle devait se rappeler que miss Mac-Manus lui avait souvent dit que la religion et la morale nous faisaient un devoir de porter à nos parents l'affection qu'ils nous portaient eux-mêmes, et qu'Alicia pouvait prouver à sa mère, dans cette circonstance, la tendresse qu'elle avait pour elle, en cherchant à la préserver de la colère de son mari, qui revenait de la Jamaïque et se rendait directement en France. Elle ajoutait même que leur situation de fortune ne les mettait pas à même de faire aucun sacrifice pour l'établissement de leurs filles, et qu'Alicia devait chercher à assurer son sort par un mariage brillant ; que peut-être elle ne se trouverait jamais dans une semblable position, et qu'elle devait en profiter.

Cette mère prudente recommandait à sa fille de garder fidèlement le secret qu'elle lui confiait que lady Donnington elle-même ne devait pas en être le dépositaire. Elle lui disait aussi que, si quelque gentilhomme lui offrait sa main, elle devait l'accepter sans parler de la dot que son père lui donnerait, puisqu'il n'appartenait pas à une jeune personne de discuter un tel sujet. Le mariage convenu, il importait peu qu'on apprît qu'elle n'en aurait pas du tout ; un homme riche et amoureux de sa prétendue, comme elle supposait que chaque homme devait l'être de sa fille, ne tromperait pas un mariage pour un semblable motif. Alicia, disait enfin sa mère, serait

coupable de la plus monstrueuse ingratitude si elle ne se mariait pas, et qu'elle ne cherchât pas par ce moyen à tirer sa famille de la situation pénible dans laquelle elle se trouvait.

Telles étaient les raisonnements de mistress Barry. Se peut-il que la raison soit tellement aveuglée par l'amour propre et l'intérêt personnel ! Une mère peut-elle donner de semblables leçons à sa fille ! peut-elle réclamer d'elle de telles preuves d'affection !

Alicia frémit à l'idée de tromper un cœur généreux : la seule pensée de rendre lord S. Lawrence victime des extravagances de sa famille la révoltait.

Combien les moyens qu'on avait employés pour se procurer le dernier argent qu'on lui avait envoyé, blessaient sa délicatesse ! Tous ses funestes pressentimens se trouvaient justifiés. Alicia, plus sage qu'on ne l'est ordinairement à dix-huit ans, avait toujours prévu les graves inconvénients qui pourraient résulter de la folle vanité de sa mère ; elle avait toujours pensé qu'il était peu convenable qu'on cherchât à l'élever au-dessus du rang où le sort l'avait placée, et qu'il eût été plus raisonnable qu'elle restât avec sa famille et qu'elle partageât sa bonne ou mauvaise fortune. Qu'avait-elle gagné dans le monde ? Était-elle plus heureuse maintenant qu'avant de quitter le château de Barry ?

Alicia, au milieu de toutes ces tristes réflexions, n'accusait pas sa mère ; elle la plaignait de sa faiblesse ; elle pensait que son cœur était bon, mais que son esprit seulement n'était pas juste.

Dans quelle triste position se trouvait la pauvre Alicia ! Comment dissimuler ses chagrins ! Comment avouer à lord S. Lawrence que les affaires de son père étaient embarrassées, et qu'elle était maintenant sans fortune : elle ne savait comment le lui dire, mais elle voulait qu'il le sût. Resterait-elle chez lady Donnington aggraver encore, par ses folles dépenses, la situation pénible dans laquelle se trouvait sa famille ?

Alicia était loin de croire que la fortune de son père fût entièrement engagée, et qu'il ne se rendait en France que pour se mettre à l'abri des poursuites de ses créanciers. Elle pensait seulement qu'un dérangement dans ses affaires, causé par la mauvaise administration de son intendant, lui donnait des inquiétudes, mais que quelques années d'économies pourraient les rétablir. Alicia pensait encore à l'Irlande ; elle entrevoyait encore le bonheur sous le toit du château de Barry.

Mistress Barry, dans la lettre qu'elle écrivait à sa fille, ne cherchait pas à s'excuser de l'erreur dans laquelle elle l'avait laissée relativement à leur changement de fortune. Le motif qui l'avait fait agir seul y était expliqué. D'ailleurs ce changement de fortune ne pouvait, selon mistress Barry, produire le même effet sur Alicia que sur le reste de la famille ; car elle ne mettait pas en doute que sa fille ne pût retourner en Irlande comme miss Barry ; elle se marierait en Angleterre, et se marierait richement.

Alicia ne pouvait obéir à sa mère, elle remerciait même le ciel de lui avoir donné la force de résister à ses conseils ; mais elle craignait que sa mère ne l'accusât d'ingratitude, et cette pensée l'oppressait. Son chagrin s'augmentait encore par le souvenir de tout ce que ses parents avaient fait pour elle : s'ils n'étaient pas parvenus à la rendre heureuse, ce n'était pas faute d'avoir voulu l'élever. De quelles dépenses elle avait été l'objet ! que de folies on avait faites pour elle ! et tout cela parce qu'on avait espéré que sa beauté la mettrait à même de faire ce que ses parents appelaient un brillant mariage. Le bonheur n'est-il donc qu'au sein de l'opulence ? L'idée du chagrin qu'ils éprouveraient en voyant leurs espérances trompées, fit couler les larmes d'Alicia : « Fatale beauté, s'écria-t-elle, tu es l'auteur de tous mes maux. Moins belle, je serais restée au château de Barry, et j'aurais été plus heureuse. »

Alicia pensa d'abord qu'il était possible que lady Donnington connût la situation de sa famille, et qu'elle secondât les desseins de ses parents. Peut-être sa mère lui avait fait part de ses folles espérances ; cette pensée l'effraya. Mais rassemblant ses souvenirs, elle crut trouver dans la conduite de milady des preuves du contraire. Passer ses jours au milieu des plaisirs, suivre chaque mode nouvelle, se montrer au théâtre, était la vie habituelle de lady Donnington : ce n'était pas pour miss Barry qu'elle allait chercher des plaisirs, elle lui faisait seulement partager ceux qu'elle allait chercher pour elle-même. Ce qui dissipa surtout les craintes d'Alicia, c'est qu'elle se rappela que lady Donnington lui avait promis de ne pas s'occuper le moins du monde de son établissement, et milady ne secondant pas en cela les vues de ses parents ne pouvait être d'accord avec eux.

Alicia, pour soulager ses chagrins, écrivit à son père ; elle le suppliait de lui permettre d'aller les retrouver en France ou de venir la rejoindre en Angleterre, afin de se rendre tous en Irlande. Elle lui disait que les aveux que sa mère lui avait faits, relativement à leur situation de fortune, lui rendaient le séjour de Londres insupportable. Elle ne pouvait restreindre ses

dépenses, à moins de confier à lady Donnington le dérangement de leurs affaires, et qu'elle voudrait pour tout éviter cette confidence. Elle ajoutait que si, en quittant l'Angleterre, elle laissait quelques personnes qui lui fussent assez attachées pour vouloir s'unir à elle, elles ne l'aimeraient pas moins pour avoir rempli un devoir sacré ; et que, s'il en était autrement, elle assurait qu'elle ne serait pas malheureuse ; que son plus grand désir était de retourner au château de Barry, et d'y vivre au sein de sa famille. Alicia écrivit aussi à sa mère pour obtenir d'elle la permission qu'elle réclamait de son père.

Alicia ne pouvait supporter l'idée que lord S. Lawrence peut-être la soupçonnerait de lui avoir tendu des pièges. Sans l'aimer, elle le respectait assez pour qu'elle voulût mériter son estime. Elle voulait le fuir avant qu'il lui eût déclaré ses sentiments, et qu'il l'eût ainsi forcée à l'aveu que sa mère lui avait défendu de faire.

Alicia pensa qu'en manifestant le désir qu'elle avait d'aller en France rejoindre sa mère, elle semblerait provoquer cette déclaration qu'elle redoutait au contraire, et qu'elle devait éviter de faire naître le moindre soupçon sur son nouveau projet ; qu'elle ne devait même pas le communiquer à lady Donnington ; sa délicatesse lui faisait un devoir de la discrétion. Si son père consentait à ce qu'elle allât les rejoindre en France, rien ne l'obligeait de faire connaître la situation dans laquelle se trouvait sa famille ; le désir d'aller retrouver sa mère pouvait expliquer son départ. Si son père lui faisait au contraire une obligation de rester à Londres, elle tâcherait d'éviter les plaisirs qui pourraient donner lieu à de nouvelles dépenses ; elle serait si réservée avec ceux qui sembleraient s'occuper d'elle, que personne ne pourrait l'accuser d'avoir employé le moindre artifice pour les captiver. Mais elle espérait beaucoup que son père viendrait la chercher aussitôt qu'il aurait reçu sa lettre, et cette espérance adoucissait ses chagrins. Sa conscience ne lui reprochait rien ; elle était sûre que toutes ses intentions étaient pures ; son cœur était paisible ; son visage pouvait encore être paré de la douce sérénité qui donnait tant de charmes à sa beauté.

Avec une telle conviction Alicia put se rendre près de lady Donnington à l'heure du dîner, être conduite au bal, y danser, y paraître belle, vive et gaie, sans que personne soupçonnât l'humiliation qui dévorait son cœur. Ce soir même, comme si elle eût prévu la détermination qu'Alicia avait prise, et qu'elle voulût l'en faire repentir, lady Donnington fut pour elle plus aimable

et plus gracieuse qu'elle ne l'avait jamais été. Les manières de milady envers Alicia étaient ordinairement si sévères, si peu affectueuses, que miss Barry ; certaine qu'elle n'avait pas eu connaissance de la dernière lettre de sa mère, se félicita de cette heureuse disposition. Le cœur de la pauvre Alicia avait tant besoin de soulagement, que, quoique bien sûre de ne devoir cette bienveillance qu'à un hasard favorable, pourtant elle allégea ses peines.

« Eh bien, miss Barry, dit sa seigneurie pendant leur dîner, je n'ai pas encore eu le temps de vous demander si vous connaissiez bien maintenant la vie de tous les grands peintres. Etes-vous assez savante pour aller visiter la galerie de lord S. Lawrence sans avoir le livre en main ? Dois-je envoyer un exprès à milord pour l'avertir d'une nouvelle visite de notre part ? Alicia s'empressa de répondre qu'elle préférerait visiter la galerie du comte pendant son absence, parce qu'elle observerait avec plus de liberté ; cherchant à déguiser sous ce prétexte le désir qu'elle avait de fuir lord S. Lawrence, afin d'éviter cet aveu que sa mère lui avait rendu si redoutable.

Lady Donnington dit que tous les jours étaient pris, et qu'elle ne savait quand elle pourrait se rendre chez lord S. Lawrence. Elle compta ses engagements sur ses doigts : « Demain, la répétition de la musique de Rossini, pour le concert de lady Thoresby, et je ne manquerais pas cette répétition, fût-ce pour aller visiter la galerie du Louvre... Après demain, le déjeuner de lady Vernon Haygarth ;... samedi, la fête sur l'eau que nous donnent les officiers ;.... dimanche Oh ! non lord S. Lawrence l'a dit lui-même, le dimanche il ne faut faire autre chose que d'aller à l'église Que dois-je faire lundi ? Ah ! c'est notre partie à cheval avec la baronne... Mais non, nous l'avons remise à l'autre semaine. Eh bien, si vous voulez, ce sera pour lundi. Rappelez-vous-en, miss Barry, nous irons lundi visiter la galerie de lord S. Lawrence. »

Alicia promit avec plaisir de faire souvenir milady de cet engagement ; elle se trouva heureuse d'être dispensée de passer une matinée entière avec lord S. Lawrence, dans une espèce d'intimité, et d'éviter encore pour cette fois l'accusation d'avoir cherché à le séduire.

Lorsqu'une idée nous occupe vivement, tout ce que nous entendons semble s'y rapporter. Alicia dans le monde était toujours inquiète ; une parôle équivoque éveillait ses craintes ; une expression à laquelle elle n'avait pas jusqu'alors donné la moindre attention, lui semblait avoir

rapport à sa situation ; une phrase prononcée bas était une remarque défavorable sur son compte : tout était supplice pour la pauvre miss Barry.

Jeudi, vendredi se passèrent, et enfin lundi arriva. C'était au mois d'avril, le temps était beau ; milady résolut de se rendre à pied à l'hôtel de lord S. Lawrence. Elles rencontrèrent sur leur route un homme de sa maison, et milady lui demanda si l'on attendait bientôt sa seigneurie.

ce Milord est de retour, madame, répondit le valet, et il m'avait envoyé vous dire qu'il avait l'honneur d'attendre votre seigneurie, ainsi que miss Barry. »

Alicia fut vivement agitée par cette réponse. Sa première idée fut de retourner ; mais réfléchissant que lady Donnington ignorait le retour de lord S. Lawrence, on ne pourrait supposer par conséquent qu'elle en fût instruite, et qu'on ne l'accuserait pas de l'avoir recherché. Elle pensait aussi qu'étant seule avec lady Donnington, lord S. Lawrence ne trouverait pas l'occasion de l'entretenir en particulier. Cette espérance la calma un peu ; mais pourtant en se rendant à l'hôtel du jeune pair ses pas étaient mal assurés, et ses joues couvertes de la plus vive rougeur.

Lady Donnington exprima à lord S. Lawrence tout le plaisir qu'elle éprouvait de le trouver à son hôtel, tandis qu'elle le croyait si loin d'elle. « Assurément, milord, lui dit-elle, vous avez quelque puissant talisman ; comment sans cela auriez-vous deviné que nous devions aujourd'hui visiter votre galerie.

— « C'est mon bon génie qui sans doute veillait sur moi, répondit lord S. Lawrence, en jetant sur Alicia le plus tendre regard.

Après que lord S. Lawrence se fut informé de la santé de milady et de miss Barry, et qu'il leur eut raconté avec la plus aimable gaîté quelques incidents de son voyage, il conduisit ces dames dans la galerie. Alicia observa avec beaucoup d'attention chacun des tableaux qui la composaient. Lord S. Lawrence, par la manière dont il discuta sur les différents genres de peintures, et sur les ouvrages des meilleurs maîtres des diverses écoles, prouva qu'il avait dans cet art des connaissances parfaites. Lady Donnington, qui affectait d'aimer la peinture, voulut discuter aussi ; mais ses remarques étaient bien différentes de celles du jeune lord, car rien n'était plus plaisant ni plus absurde ; si elles étaient sans intérêt, elles amusaient du moins ceux qui les écoutaient.

Alicia, toujours inquiète, ne quittait pas lady Donnington ; lord S. Lawrence ne put pendant long-temps lui adresser une seule parole qui

n'arrivât aux oreilles de milady, ni la questionner sur l'air agité, la froideur, et même la tristesse qu'il remarquait en elle. Mais enfin son bon génie le servit encore dans cette circonstance, et fit naître l'occasion d'entretenir miss Barry.

Après avoir parcouru la galerie, lady Donnington dit qu'elle était extrêmement fatiguée, qu'elle voulait se reposer, et qu'elle désirait se rafraîchir. Lord S. Lawrence avait fait préparer des rafraîchissements dans un petit salon attenant à la galerie, et qu'ils avaient traversé pour y arriver. Milady s'y rendit à la hâte, et miss Barry s'empressa de la suivre.

Lord S. Lawrence retint Alicia, et voulut la faire entrer dans un cabinet dont la porte était ouverte. « Venez, de grâce, miss Barry, dit le jeune lord ; j'ai encore une charmante peinture à vous montrer ; elle est meilleure que celles que vous avez vues jusqu'à ce moment. Je vous en supplie, venez la voir... Donnez-moi seulement un instant. »

Alicia tremblante n'eut pas la force de résister. Lord S. Lawrence l'entraîna dans le cabinet où était le tableau de Marcella, qu'elle avait elle-même représentée. Lord S. Lawrence profita de cette circonstance pour lui faire le plus tendre aveu des sentiments qui l'animait, et lui offrit sa main et son cœur. La manière délicate et pourtant passionnée avec laquelle il fit cette déclaration ne pouvait laisser de doutes sur sa sincérité. Alicia interdite n'osa d'abord répondre ; mais son extrême désir de détromper lord S. Lawrence sut vaincre sa timidité : elle lui avoua l'état des affaires de son père, et lui dit qu'elle regrettait vivement de n'avoir pas connu plus tôt sa situation, afin d'avoir pu conformer sa manière à sa fortune, et fuir un monde pour lequel elle n'était point faite. Son émotion était extrême ; ses mots étaient à peine articulés ; elle voulait quitter le cabinet ; elle priait lord S. Lawrence de ne la plus retenir. Le jeune pair, presque aussi agité qu'Alicia, la retenait cependant. Miss Barry dans son refus n'avait parlé que de la disproportion de fortune qui existait entre eux ; elle n'avait pas parlé de son indifférence : peut-être cette indifférence n'existait pas, et lord S. Lawrence espérait encore. Alicia voulait rejoindre lady Donnington ; elle disait au jeune lord qu'il abusait de la confiance qu'elle avait en lui.

« Lady Donnington me jugera moins sévèrement que vous, dit-il avec l'accent le plus tendre ; chère Alicia, encore un mot. Est-ce seulement notre position sociale qui vous fait rejeter mes vœux ? Elle ne m'effraie pas ; je mets ma fortune, mes titres, mes grandeurs à vos pieds ; votre amour seul

comblerait toutes mes espérances. Cette vive rougeur qui couvre votre front est-elle l'assurance de mon bonheur ? »

Alicia, au milieu du trouble qui l'agitait, était si belle, qu'elle méritait en effet les sacrifices que lord S. Lawrence lui faisait.

Lord S. Lawrence dit à miss Barry qu'il y avait long-temps qu'il connaissait la situation dans laquelle se trouvait sa famille ; mais que cette circonstance n'avait pas diminué l'affection qu'il lui portait, et qu'au contraire elle avait fixé son choix, puisqu'il désirait une femme sans fortune, élevée dans la simplicité, et chez qui le monde n'eût pas détruit les qualités du cœur.

Alicia était pénétrée de tant de preuves d'affection ; elle jouissait déjà de l'espérance de combler les vœux de sa famille ; et, quoiqu'elle n'éprouvât pas ces sentiments de plaisir que ressent une femme qui reçoit un aveu désiré, elle ne voyait pourtant pas avec indifférence l'espoir de s'unir à un homme d'une telle naissance. Les grandeurs savent toujours éblouir. Miss Barry, fière de l'avenir qui s'offrait devant elle, heureuse de l'idée de soulager sa famille, vaincue par la reconnaissance et l'admiration, n'interrogea pas son cœur ; elle n'alla pas le sonder pour découvrir si quelques sentiments ne s'opposaient pas à l'engagement qu'elle allait contracter ; elle n'eut ni la force ni peut-être l'intention de dire non, lorsque lord S. Lawrence lui proposa d'écrire à son père.

Lord S. Lawrence implorait une réponse ; il retenait encore miss Barry. L'expression des yeux d'Alicia, une main sur laquelle elle laissa déposer le plus tendre baiser, furent l'aveu de son consentement.

Le jeune pair, ivre d'amour et de bonheur, consentit enfin à conduire Alicia à lady Donnington. Il la lui présenta comme celle qui bientôt embellirait son existence, et daignerait lui accorder le titre d'époux. Alicia était tremblante, elle versait des larmes, et son émotion augmentait encore l'ivresse de lord S. Lawrence.

Lady Donnington, qui, pour lui rendre justice, n'avait pas été dans la confidence du jeune pair jusqu'au jour où elle avait semblé former avec Alicia le projet de visiter sa galerie, exprima combien elle était ravie de cet accord charmant, de la même manière quelle se fût réjouie d'une nouvelle partie de plaisir.

Lord S. Lawrence, retenu à Londres pendant les assemblées du parlement, et ne pouvant aller en France solliciter du père d'Alicia le consentement qu'il brûlait d'obtenir, se détermina à écrire sur-le-champ au

colonel Barry. Lady Donnington dit qu'elle allait le laisser libre, ajoutant que les convenances d'ailleurs ne permettaient plus qu'Alicia restât chez lui. Elle lui demanda si son équipage pouvait dans ce moment les conduire aux jardins de Kensington, et dit qu'elles iraient l'y attendre, et que si milord voulait ensuite les conduire à leur hôtel, elles en seraient charmées.

Alicia refusa de se rendre aux jardins ; lord S. Lawrence s'y opposait aussi : car, quelles que fussent les émotions qui agitaient la jeune Irlandaise, elles étaient visibles, et lord S. Lawrence pensait combien dans cette situation une promenade publique devait lui déplaire. Le plus charmant regard paya son attention.

« Ce serait trop d'ingratitude, milord, dit alors lady Donnington, si vous refusiez aujourd'hui de faire ce qui pourrait me plaire. »

Lord S. Lawrence ne la combattit plus ; le regard charmant de miss Barry l'avait rendu trop fier de son bonheur, pour ne pas faire naître chez lui le désir de le montrer à d'autres qu'à lady Donnington.

« A partir de ce jour, dit encore lady Donnington, miss Barry vous commandera ; ses caprices même seront pour vous des lois : n'ai-je pas le droit de réclamer mon dernier jour de puissance ? Si Alicia se laisse guider par l'exemple de toutes nos jeunes femmes, elle oubliera ses vieilles connaissances lorsqu'elle sera mariée, et votre seigneurie ne croira pas pouvoir faire autrement : aujourd'hui encore je suis votre amie, alors je ne vous serai plus rien. »

Le jeune pair se hâta de défendre Alicia contre un tel soupçon, et d'assurer lady Donnington que miss Barry ne se laisserait guider par l'exemple que quand il la porterait à bien faire ; mais qu'autrement elle se conduirait selon ses principes, et qu'ils la dirigeraient toujours bien. Le regard doux et modeste qu'Alicia jeta sur lord S. Lawrence, pour le remercier d'une opinion si favorable, l'assura qu'il savait la juger.

Lady Donnington, heureuse de l'espérance de les dominer encore, leur prit affectueusement la main, et leur dit qu'elle irait à la promenade parce que des engagements l'y appelaient, et que d'ailleurs dans la disposition où elle se trouvait elle avait besoin de prendre l'air : ce car, ajouta-t-elle, votre émotion à tous les deux ne m'a pas laissée calme ; mais cependant, ma chère Alicia, continua-t-elle du ton le plus aimable, si c'est trop exiger de vous, je vous laisserai chez moi, et j'irai seule à Kensington. »

Une preuve de bonté suffisait pour obtenir d'Alicia les plus grands sacrifices : elle consentit à suivre lady Donnington. Lord S. Lawrence leur

donna la main pour monter en voiture, et les assura que dans une heure il irait les rejoindre. Quittant à regret miss Barry, il s'empressa d'aller écrire à son père, afin de hâter le moment où il ne s'en séparerait plus.

Pendant qu'elles se rendaient à Kensington, Alicia ne pouvait s'empêcher de verser des larmes : « Que vous êtes folle, miss Barry, lui dit lady Donnington ; si c'est une idée si effrayante de songer qu'on va se marier, il faut que je tâche de vous en distraire. » Et déjà elle parlait des bals et des spectacles aux quels elles devaient assister les jours suivants. Alicia la remercia de son attention, et lui avoua naïvement que dans ce moment il lui serait impossible de penser à autre chose qu'aux généreux sentiments de lord S. Lawrence, et à la crainte qu'elle avait de n'être pas digne des sacrifices qu'il faisait pour elle.

— Le cœur de miss Barry était en effet rempli de douces pensées : la délicatesse, la franchise, la générosité de S. Lawrence, le bonheur de sa famille, lui causaient des sensations plus vives que celles qu'aurait produites l'ivresse du sentiment.

Enfin Alicia essuya ses larmes, et son sourire si gracieux vint de nouveau parer son visage. Lady Donnington offrit alors à l'esprit de miss Barry le tableau de la brillante destinée qui l'attendait, l'assurant qu'elle partageait tout son bonheur. Milady ne la trompait pas : connaissant la douceur d'Alicia, elle pensait qu'elle pourrait facilement enchaîner sa reconnaissance en lui laissant entrevoir que son bonheur était son ouvrage ; et qu'alors miss Barry, toujours soumise à milady, se laisserait encore guider par elle. Dominer était le suprême bonheur de lady Donnington : c'est celui de tous les cœurs sans affection.

Cette peinture brillante de sa vie future avait peu de charmes pour Alicia. Le tableau de la vie domestique l'eût flattée davantage ; elle plaçait encore son bonheur sous le toit du château de Barry : S. Lawrence, ses parents, ses amis sauraient y embellir son existence.

L'image de Henri vint alors s'offrir à son esprit. Ce n'était jamais de son propre consentement qu'Alicia lui donnait un souvenir ; elle s'efforçait au contraire de le bannir de sa pensée. Elle croyait devoir agir ainsi, son étrange conduite lui en faisait une loi : oublier ses amis comme il l'avait fait, était indigne de lui, contraire à sa morale et à ses principes ; et pourtant il semblait avoir oublié Alicia. Miss Barry cherchait à deviner les motifs qui l'avaient fait agir ainsi ; à découvrir la cause de sa coupable indifférence. « L'homme le plus parfait, se dit-elle, peut donc avoir des torts. » Cette

réflexion obscurcit un peu la joie qui l'animait. Si Henri, qu'elle avait connu dès sa plus tendre enfance, avait des défauts qu'elle n'eût pas aperçus, comment pouvait-elle fonder son bonheur sur les vertus d'un homme qu'elle connaissait seulement depuis six mois ?

Des groupes de cavaliers qui passaient près de leur équipage, et adressaient quelques compliments à lady Donnington, troublaient ses pensées, mais ne les chassaient pas. Arrivée à Hide-Park, la foule nombreuse de chevaux, de voitures et de piétons qui se rendaient aux jardins de Kensington, occupa son esprit et bannit enfin ses tristes réflexions.

FIN DU SECOND VOLUME.



lien vers <http://www.bnf.fr>

lien vers <http://gallica.bnf.fr>

*Entrée dans le monde , par Miss Jane Porter,... traduit de
l'anglais par Madame****

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k56209359>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères

(*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr